



L'ISLE IMAGINAIRE,

ET

PRINCESSE

DE

[illegible]LAGONIE.





L'ISLE IMAGINAIRE,

ET

LA PRINCESSE

DE

PAPHLAGONIE.



MADEMOISELLE,

Duchesse de Montpensier.

RELATION
DE
L'ISLE IMAGINAIRE.

HISTOIRE
DE LA PRINCESSE
DE
PAPHLAGONIE.

PAR MADEMOISELLE DE MONTPENSIER.





A PARIS,

CHEZ ANT. AUG. RENOUARD.

XIII. — M. DCCCV.



AVERTISSEMENT.

Les deux opuscules qui forment ce volume sont des bagatelles écrites sans aucune prétention, mais qui ont le très piquant mérite d'avoir pour auteur une petite-fille de Henri IV, une niece de Louis-le-Grand. Hors de la classe des gens de lettres, mademoiselle d'Orléans, duchesse de Montpensier, fille de Gaston de France, duc d'Orléans, sut se former un style aisé et facile qui prévient en sa faveur, et la fait lire lors même qu'elle ne s'occupe que de très petites choses. Dans la Relation de l'Isle imaginaire, elle a voulu, ainsi qu'elle en avertit dans la préface, ridiculiser, mystifier, comme on le diroit de nos

jours, un certain M. de Bussillet, personnage très insignifiant, et fort vain de sa charge de chevalier d'honneur au parlement de Dombes. Cette mystification ne peut, il est vrai, se comparer aux plaisanteries cruelles, mais souvent ingénieuses, avec lesquelles on a depuis tourmenté sans pitié le malheureux petit Poinsinet: mais une autre intention que je crois avoir reconnue jusqu'à l'évidence, quoiqu'elle n'ait pas encore été remarquée, et qui fait honneur au goût de Mademoiselle, c'est que dans ce petit écrit, dans cette espece de débauche d'imagination, elle a voulu, en accumulant avec excès les descriptions exagérées des magnificences de la nature et de l'art, en entassant avec une profusion vraiment

grotesque les marbres, les rubis, les saphirs, les diamants, les galeries et les cascades, elle a voulu, dis-je, faire ressortir le ridicule des descriptions de ce genre qui remplissent les interminables et soporifiques romans françois lus de son temps avec l'avidité et même l'enthousiasme que maintenant une certaine classe de lecteurs a pour les entortillages métaphysiques et les exagérations prétendues sentimentales de beaucoup de nos romanciers modernes.

Depuis long-temps on admiroit ces ennuyeux écrits, et Boileau ne les avoit pas encore voués au ridicule, lorsque Mademoiselle eut le bon esprit de les apprécier à leur juste valeur, et l'espece de courage de s'en moquer dans

ce petit roman, qui ne fut pas, il est vrai, destiné au public.

Le second ouvrage est tout simplement ce qu'on pourroit appeler une historiette de société. C'est encore une espece de satire. Mademoiselle étoit maligne; les ridicules ne lui échappoient point, et elle voulut se donner la petite satisfaction de distribuer les épigrammes, et par fois même aussi les complimens, aux personnes qui formoient sa petite cour et sa société.

On a écrit que Segrais étoit auteur de la Relation de l'Isle imaginaire; mais le témoignage de Segrais lui-même, autant qu'on peut s'en rapporter au Segraisiana, et plus encore celui du savant Huet (1), ne laissent point douter

(1) Petrus Daniel Huetius, lib. 3 de rebus suis, pag. 192 — 193.

que cet opuscule n'appartienne réellement à Mademoiselle. Segrais aura pu y faire quelques corrections de style, ce qui aura donné lieu à lui attribuer l'ouvrage entier.

Tous les personnages que Mademoiselle a eus en vue dans la Princesse de Paphlagonie y étant cachés sous des noms supposés, on a ajouté une explication ou clef prise dans le Segraisiana, mais avec quelques augmentations et rectifications.

Les amateurs de livres rares et de curiosités littéraires recherchent avec empressement l'édition originale de ces deux opuscules, faite en 1659, en un volume petit in-8°, qu'on croit imprimé à Bordeaux, et dont il n'a été tiré que très peu d'exemplaires. Il est à présumer qu'ils préféreront maintenant

cette réimpression, à laquelle on a conservé cette même sorte de mérite d'être tirée à très petit nombre, et dont l'exécution élégante, les accessoires qui l'enrichissent, font un volume tout-à-fait supérieur à l'édition originale, qui est d'une impression fort ordinaire.

On connoît le recueil de portraits composés par Mademoiselle et par plusieurs personnes de sa cour, sur-tout des dames; portraits dont la princesse de Tarente avoit donné la premiere idée par le sien propre, qu'elle écrivit en 1656, et qu'elle fit voir à Mademoiselle. Ce volume, imprimé à Caen en 1659, in-4°, par les soins de Huet, et tiré seulement à 60 exemplaires, est d'une rareté extrême. Il n'a pas dû entrer dans mon plan de réimprimer ce recueil, dont 16 portraits seulement, sur 59,

sont de Mademoiselle; mais j'en ai extrait le sien, fait par elle-même: on y verra qu'en se louant avec quelque complaisance, elle ne dissimule cependant pas ce que son caractere avoit de singulier et même de difficile. Le volume est terminé par un morceau assez court, extrait du Segraisiana. Ce n'est pas un chef-d'œuvre de style, il n'est pas d'ailleurs bien certain que Segrais en soit l'auteur; mais comme, dans ce peu de lignes, Mademoiselle est dépeinte d'une maniere assez vraie, et qui s'accorde fort bien avec la conduite qu'elle tint et le rôle qu'elle joua dans les troubles de ces temps, il a semblé convenable de les ajouter comme un complément nécessaire à son portrait.

Après avoir donné pour d'autres ouvrages un grand nombre de portraits des principaux personnages du siecle de Louis XIV, c'eût été une omission impardonnable de publier ce petit volume sans y ajouter celui de son illustre auteur. Il est, ainsi que les précédents, gravé par l'habile Augustin Saint-Aubin, qui n'a point son égal dans ce genre de gravure, et il fait naturellement suite à ceux qui ornent les Mémoires de La Rochefoucauld, et les Souvenirs de madame de Caylus, dans lesquels les amateurs pourront aussi le placer. *A. A. R.*

A MADAME

DE PONTAC,

PREMIERE PRÉSIDENTE DE BORDEAUX.

On ne croiroit jamais que ce fût par l'avis d'une dévote que j'eusse fait imprimer la Relation de l'isle et l'Histoire de Paphlagonie: mais ceux qui connoîtront votre dévotion ne s'en étonneront pas, sachant qu'elle est véritable, et d'une maniere à toucher plutôt le monde par votre bon exemple qu'à se faire craindre par une sévérité triste. Vous n'avez point de ces façons qui épouvantent comme beaucoup d'autres qui pro-

fessent extérieurement ce qu'ils n'ont pas dans le cœur. Pourroit-on craindre de vous ressembler? Vous qui lisez des choses pareilles à celle-ci, et qui y prenez plaisir, vous savez qu'elles sont innocentes, et vous vous y occuperiez comme une autre. A la vérité, ce ne seroit pas manque de charité que de me dire: A quoi vous amusez-vous? il faut que les personnes de votre qualité songent à des choses grandes et solides, et non pas à des bagatelles. Cependant tel s'amuseroit à des choses qui ne seroient pas si frivoles et qui seroient bien plus dangereuses pour la conscience. Je suis assuré qu'il n'y a confesseur, même des plus séveres du temps, qui ne donne l'absolution d'un mensonge pareil à celui que je vous dédie, et qu'il n'y a per-

sonne dans la cour qui ajoute moins de foi à ma parole pour savoir que je ments de cette sorte. Enfin votre approbation autorise tout : vous pouvez donner votre avis sur autre chose que sur la dévotion. Vous avez l'esprit délicat et juste, vous avez le discernement bon, et vous savez beaucoup : mais ce seroit assez de dire, à qui ne vous connoîtroit pas, que vous êtes de la maison de de Thou, connue par toute l'Europe pour les excellents hommes qu'elle a produits, et que vous avez été élevée par MM. du Puy. La cour et le monde ont achevé de vous donner la derniere politesse. S'il vous avoit manqué quelque vivacité, vous l'auriez prise au pays où vous avez été mariée, et où vous faites votre principale demeure ; et, après tout ce que j'ai dit,

on jugeroit bien que vous n'auriez pas trop pris de ce feu un peu dangereux quelquefois, sur-tout ceux qui connoîtront l'humeur de votre mari, qui a toutes les bonnes qualités des Gascons, et qui n'a pas une des mauvaises qu'on leur attribue. Les louanges que je vous donnerois à tous deux seroient suspectes venant d'une personne aussi intéressée que je le suis : c'est pourquoi je n'en dirai pas davantage, et je reviendrai à mon livre.

Il est bon d'expliquer ce que c'est que le personnage à qui on adresse la relation de l'isle : car assurément c'est quelque chose de trop joli pour un nom aussi inconnu que le sien ; mais ce fut lui qui me donna le sujet de cette imagination. L'épître qui lui est adressée

vous dit son nom et ses charges : celle qu'il a au parlement de Dombes lui a causé quelque démêlé avec sa compagnie ; et ce démêlé l'a obligé de m'écrire souvent pour ses intérêts, mais d'exagérer le rang de sa charge d'une maniere et en des termes qui m'ont donné sujet de prolonger son affaire afin de m'en divertir. On le peut voir en de certains endroits de ma relation qui se rapportent tout-à-fait à lui, et où je me sers même quelquefois des termes qui lui sont les plus ordinaires. Étant à Lyon, la charité que j'avois pour lui prévalut sur le divertissement que j'en tirois ; néanmoins il me vint en pensée de m'en procurer un nouveau. Je lui fis croire que l'on me proposoit d'acheter une isle, et je lui donnai à entendre que je le desti-

nois pour en être le gouverneur. Il me demanda aussitôt le nom de cette isle; je lui dis que je ne le savois point. Il s'informa si on ne m'en avoit point envoyé une description; et, voyant la continuation de sa curiosité, et combien il prenoit la chose à cœur, au lieu que je croyois borner ce divertissement par une conversation, je trouvai qu'il me donnoit occasion de la pousser plus loin, et je lui dis que j'attendois cette relation au premier ordinaire. Je partois pour Dombes le lendemain: n'ayant que faire le soir, je me mis à écrire cette bagatelle, et le matin, avant que de dîner, je l'achevai. Il paroît assez que ce n'est point une chose préméditée, et qu'au contraire elle a été faite fort à la hâte. Vous savez que, s'il me falloit

écrire autrement, je renoncerois même à faire réponse à mes amis, quoique j'aime fort à recevoir des lettres. Pour l'Histoire de la princesse de Paphlagonie, vous étiez présente quand madame de Monglat me pria de la faire: vous en avez vu le commencement et le progrès en me voyant écrire, et la fin par la lecture que l'on vous en a faite. Si on trouve que j'aie eu tort de faire imprimer ces deux bagatelles pour vous les donner plus faciles à lire, on saura premièrement que j'ai cru que vous êtes de mon humeur, qui a aversion pour les manuscrits; et après il faudra s'en prendre à vous qui l'avez souhaité et qui me l'avez conseillé. A qui se fiera-t-on qu'à ses parents et à ses amis? Vous m'êtes l'une et l'autre, par-dessus cela éclairée,

dévote, et charitable. Puis-je faillir à votre persuasion? Il me semble que je ne dois point être en peine de ce qu'on dira d'une chose qui est faite sous votre aveu, et c'est pourquoi je me mets l'esprit en repos.

A MONSEIGNEUR

DE BUSSILLET,

Seigneur de Messimieu, chevalier de l'ordre du roi, gentilhomme ordinaire de sa chambre, conseiller de leurs altesses royales monseigneur le duc d'Orléans et mademoiselle sa fille, chevalier d'honneur au parlement de Dombes, et nommé gouverneur de l'isle de ***.

MONSEIGNEUR,

LA *particuliere profession que j'ai toujours faite de vous honorer, m'oblige en cette rencontre de vous en donner des marques en prenant part à la joie qui est en ce pays du gouvernement que Madame vous a donné. Elle a bien montré par toutes ses*

actions combien elle est juste; mais cette derniere nous le persuade plus que toute autre: car à qui pouvoit-elle faire ce beau présent? Il est digne d'elle, et il est beaucoup plus digne de vous. Je vous assure, MONSEIGNEUR, *qu'après avoir eu l'honneur d'entendre lire la relation qu'on a envoyée à Madame, il m'a semblé que celui qui la faisoit avoit eu l'esprit de pénétrer dans ses desseins, ou quelque connoissance de l'avenir; car il y a mille choses qui vous conviennent plus qu'à homme du monde. Il ne manquoit au commencement de cet écrit qu'une lettre qui l'offrît à* VOTRE GRANDEUR; *mais, voyant le présent que Madame vous a fait de l'original, j'ai cru vous devoir don-*

ner cette marque de ma servitude, de vous présenter la copie avec mes très humbles respects. Je suis bien aise qu'ils soient connus, et que la voix publique aille disant en tous lieux, comme dans la Dombe, que je suis,

MONSEIGNEUR,

Votre très humble, très obéissant, et très obligé serviteur.

De Trévoux, ce dernier décembre 1658.

RELATION
DE
L'ISLE IMAGINAIRE.

L'ISLE dont je veux vous parler n'est ni au nord ni au midi; le climat est d'une juste température, qui ne tient de l'un et de l'autre que la maniere qu'il faut pour en faire dire un mot italien, *Il mezzo tempo;* et certainement il est fait tout comme cela, et l'on ne peut pas mieux l'exprimer. La douceur de l'air y est grande, et le plaisir qu'il y a à le respirer est inconcevable. Cette isle n'a point de nom, et elle est inhabitée: par sa beauté il y auroit assez lieu de croire que c'est l'isle Ferme, quoiqu'il n'y reste rien du palais d'Apollidon; mais vraisemblablement il a été détruit faute d'être hanté, personne n'étant digne de pouvoir par-

venir à passer le lac des loyaux amants. Ainsi ce maudit temps, qui détruit tout, a détruit ce digne et superbe édifice : en récompense il y a de quoi en faire de plus beaux et de plus à la mode.

Sur le rapport de ceux que nous avons envoyés pour en faire le tour, nous apprenons que cette isle a cent lieues de circonférence, qu'elle est toute revêtue de porphyre et de marbre; qu'à hauteur d'appui elle a tout à l'entour une balustrade de même, et ce pour regarder la mer qui la bat. Il n'y a que deux hâvres où l'on entre à tous vents, et où les vaisseaux le plus en danger de la tempête trouvent leur asyle contre les plus fiers orages. Ses ports sont commandés par deux places les plus belles et les meilleures du monde : elles sont fortes par leur situation; l'une est un rocher escarpé, sur le haut duquel est une terrasse, en maniere de bastion, d'une pierre aussi

dure qu'elle est précieuse et éclatante : je ne l'oserois nommer de crainte de passer pour menteur; mais je le laisse à deviner, et je me persuade que l'on le fera aisément. Il y a force canons, qui ne sont point de fonte verte, mais qui sont d'une plus noble matiere; et l'on n'en connoît point la valeur en fait de canons, n'y en ayant jamais eu que ceux-là : ils sont de ce métal à qui le soleil donne son éclat et sa couleur; et ce qu'il y a d'étonnant, c'est qu'ils sont beaucoup meilleurs que les autres, bien qu'on n'en ait point fait expérience en l'Europe : leurs affûts sont de bois de calambourg, qui s'y trouve plus propre qu'on ne croiroit. Les logements pour les soldats et les magasins sont creusés dans le roc; et il n'y a de bâtiment qu'un très petit pavillon, mais très splendidement bâti de corail, de jais, et de la pierre même du rocher. L'autre fort est construit tout d'acier, et armé de

même que celui qui lui est opposé. C'est une chose assez extraordinaire à voir, mais fort rare, fort belle, et encore meilleure.

Je pense que personne ne doutera que n'ayant que ces deux avenues à garder, la domination de cette isle ne soit fort considérable et fort redoutable à tous les princes de la chrétienté. La personne qui achete cette isle n'étant pas pour y demeurer, elle peut bien prendre ses mesures pour savoir à qui elle donnera ce gouvernement, puisqu'il est très honorable, et sur-tout fort utile, si celui à qui elle le destine a le pouvoir de mener des gens pour peupler cette contrée. Je ferai le détail de tout ce qui y est nécessaire : mais revenons à notre sujet.

Le pays est bon, et, depuis deux ans que j'y suis, je m'étudie d'en connoître tout et d'expérimenter ce qui y peut venir ; la conversation ne m'occupant point, puisque je n'ai avec moi que deux valets que je pour-

rois nommer esclaves. Vous serez peut-être en curiosité de savoir qui m'y a mené; je vous le vas dire.

Étant jeune je me débauchai de mes études avec quelques uns de mes camarades. Nous fîmes dessein de nous en aller en pélerinage à Saint-Jacques en Galice, et nous fûmes jusques à Orléans. Nous nous amusions, pendant le séjour que nous y fîmes, à pêcher dans la riviere de Loire; et, étant fort avancés pour trouver plus de poisson, il vint un tourbillon de vent qui nous emporta jusques à Gergeau, où je me trouvai dans un bateau, séparé de mes camarades. Je fus au désespoir, ne sachant que devenir, et n'ayant pas un sou. Le batelier eut pitié de moi, et me mena avec lui jusques à Rouane, où j'entendis parler de la montagne de Tarare. Je me souvins d'avoir lu dans Voiture qu'il s'y étoit trouvé par enchantement le jour qu'on le berna à l'hôtel

de Rambouillet. Je songeai alors que je serois heureux s'il arrivoit une aventure pareille qui m'emportât, et qui m'emmenât en quelque isle enchantée. A l'instant je me sentis élevé, et je me trouvai à Marseille, sur le port, en état bien différent de celui auquel j'étois parti de Paris, car j'étois vêtu en homme de qualité, et je trouvai beaucoup d'argent dans mes poches. Jugez de ma joie! Force gens me vinrent accoster, et me demanderent depuis quand j'étois arrivé. Je ne jugeai pas à propos de me faire connoître pour un écolier, ni de passer aussi pour un homme qui tombe des nues. Je leur répondis qu'il y avoit deux ou trois jours que j'étois en leur ville, et que j'y venois à dessein de prendre emploi sur les vaisseaux, n'ayant pas trouvé le service de terre à ma fantaisie, et qu'il m'étoit même arrivé quelque accident qui m'avoit obligé de m'éloigner de l'armée de Flandre pour

quelques années. Ils me pressoient fort de leur conter le détail de mon combat, ne doutant point que ce n'en fût un : mais comme je me serois fort mal démêlé d'un tel récit, n'ayant jamais ni vu ni fait de combat de ma vie, je me tirai honnêtement de celui-ci sans coup férir, et j'évitai d'entrer en matiere. Ces messieurs jugerent que j'étois un joli garçon, et conçurent une grande opinion de moi, et plus que je ne méritois à mon âge, car je n'avois que seize ans, et je n'avois rien vu. Je les hantai, je les régalai; enfin je m'embarquai et je m'abandonnai à la mer. Si je me souviens, ce fut avec le chevalier de La Ferriere, qui fut si malheureux que de périr et tout ce qui étoit avec lui. Je me trouvai heureusement sur une planche de galere du débris des nôtres, qui me porta dans un vaisseau turc où l'on me reçut fort bien. J'y trouvai des François, des Espagnols, des Allemands,

enfin des gens de tous pays : mais peu de jours après nous fûmes attaqués; nous combattîmes, et tout fut tué sur notre vaisseau: il n'y demeura que moi, et je fus victorieux de ceux contre qui nous combattions. Enfin je me vis maître des ennemis, d'un navire, et de quantité de richesses : cela me plut fort. Je m'en allai à la premiere ville rajuster mon vaisseau et me munir de tout ce qui m'étoit nécessaire pour continuer cette vie qui me sembloit fort agréable. (Ce fut à ce combat où je pris les deux fideles esclaves que j'ai avec moi.) Nous fîmes encore quantité de prises, entre autres nous en fimes une où il y avoit force femmes, et entre elles une jeune princesse d'une beauté sans pareille. Elle n'avoit que dix-huit ans: vous disant que c'étoit la plus belle chose du monde, il seroit inutile de vous en faire le portrait, car ce terme comprend tout ce qui se peut imaginer. Elle avoit un

casque d'une escarboucle seule, avec une maniere de plume d'or d'où il pendoit des poires de diamants taillés à facettes, gros comme des amandes. Elle avoit deux émeraudes dont elle étoit armée comme d'une cuirasse, une juppe, et des manches volantes d'un taffetas d'Avignon couleur de feu ; car c'étoit en été : les bras à moitié nus, et les jambes de même, avec de petits brodequins seulement, d'un tissu couleur de feu et argent. Je ne vous dirai rien de leur beauté, tout le corps en étoit aussi bien partagé que le visage; j'en fus surpris et étonné. Elle étoit sur une maniere de trône, et on ne lui parloit qu'à genoux. Je jugeai bien que c'étoit quelque grande dame; mais je ne l'appris pas sitôt, car personne ne parloit ni françois, ni aucune des autres langues que je savois. Je lui rendis les mêmes devoirs que ceux de sa suite, et jamais prisonniers ne furent si

maîtres que ceux-là. Vous jugerez bien, sans que je vous le die, que, dès ce premier moment, je fus prévenu d'une grande passion pour ce charmant objet. L'amour ne m'aveugla pas tant que je ne jugeasse bien que cette charmante princesse me mépriseroit quand elle sauroit que je n'étois qu'un misérable gentilhomme, et que j'aurois beau être jeune et bien fait, tout cela ne lui pourroit plaire.

Je m'avisai de me faire servir avec beaucoup de cérémonies, et de lui donner à juger, par la maniere qu'on en usoit avec moi, que j'étois un fort grand seigneur. Il m'étoit d'autant plus aisé de prendre telle qualité que je voudrois, que pas un de mes gens ne me connoissoit, et ne savoit qui j'étois : je pris donc cette résolution le lendemain de son arrivée. Le premier jour elle avoit été retirée, ainsi ni elle ni sa suite n'avoient pu remarquer que je vécusse au-

trement. Je l'allois voir avec soin : mon silence lui parloit de ma passion, et il me sembloit que le sien me faisoit connoître qu'elle ne l'avoit pas tout-à-fait désagréable. Enfin Amour qui entend toutes les langues, et qui est le meilleur maître du monde pour s'exprimer, m'apprit son langage, et je me trouvai en état de lui parler.

Les premiers entretiens que nous eûmes ensemble furent de plaindre son malheur, de lui protester qu'elle étoit la maîtresse de ses volontés, que j'étois incapable de me prévaloir de sa disgrace, et tout prêt à la ramener où elle ordonneroit. Elle me dit qu'elle étoit fille du roi de Madagascar, et que son pere l'avoit promise au roi d'Éthiopie, et que l'un de ceux qui avoient été tués au combat étoit son oncle, qui la menoit au mari qui lui étoit destiné. Elle me fit paroître peu d'inclination pour cette alliance. La conjoncture étoit fort belle pour faire

paroître ma passion ; mais, comme je songeois par où je devois commencer, elle me demanda qui j'étois, et me dit que la bonne opinion qu'elle avoit de moi, fondée sur les civilités que je lui avois rendues, lui donnoit la curiosité de me connoître.

Je me défendis autant que je pus, mais de façon que je lui donnois encore plus de curiosité. Enfin elle me pressa tant que je lui dis que j'étois le fils du roi de France ; ce qui étoit une chose assez difficile à croire en l'état où j'étois, puisque le roi mon père étoit le plus puissant des rois, mais que des raisons que je n'osois dire m'avoient mis en l'état où j'étois, et que je la supplois très humblement de ne me point commander de lui en dire davantage. Elle eut peu d'égard à ma supplication, et elle me commanda absolument de lui dire mon aventure. Le même amour qui m'avoit fait celer ce que je voulois taire m'obligea à parler

Un jour, dis-je à cette princesse, comme je chassois dans la forêt de Livri, mon cheval étant tombé, et s'étant enfui avant que je fusse relevé, un page courut après pour me le ramener : pendant ce temps-là je vis proche de moi une bergere d'une si grande beauté qu'elle me donna dans la vue. Je l'approchai, et je lui trouvai autant de fierté que de charmes; et dans le peu de temps que je lui parlai, son esprit me parut aussi poli que celui des dames de la cour.

Je lui demandai sa demeure. Elle me dit que c'étoit dans le village de Livri, et que son occupation ordinaire étoit de garder les moutons. Mon cheval revint; je rattrapai la chasse, et, pendant que je courois après le cerf, je n'y songeois guere, mais bien à ma bergere. Je m'imaginai que c'étoit Astrée, et je me résolus d'être Céladon, et de quitter toute la grandeur et la dignité où j'étois né, pour suivre la vie

champêtre et passer une partie de la mienne avec elle; me persuadant que le roi mon pere ne me permettroit jamais de l'épouser de son vivant, et que, tant qu'il vivroit, je serois berger.

Je retournai au Louvre, où je fis comme j'avois accoutumé. Je donnai mes ordres à un valet affidé que j'avois, de m'acheter tout ce qui étoit nécessaire pour me vêtir en berger. Dès le lendemain je partis de Paris de grand matin, je me défis de tous mes gens; et comme j'étois au lieu où j'avois donné mon rendez-vous, je trouvai mes habits de berger, dont je me revêtis, et je quittai mes habits de la cour. Je donnai mon cheval à celui qui me les avoit apportés, et je le renvoyai avec ordre de m'apporter toutes les semaines de l'argent au lieu même où il me quittoit.

Je m'en allai trouver ma bergere, qui ne fut pas fâchée de me voir, mais elle fut

surprise de mon changement d'habit; toutefois celui que j'avois la veille n'étoit pas pour me faire croire un grand seigneur, car j'avois une casaque d'un valet de chiens. Je lui dis que la vie de la cour et la sujétion de panser les chiens ne m'avoient pas plu, que j'aimois beaucoup mieux garder les moutons comme elle, et que je la priois de me mettre en condition. Elle me répondit que je rencontrois une occasion fort favorable; que son maître n'avoit plus qu'elle pour garder ses troupeaux, ayant chassé un berger depuis quelques jours, parcequ'on l'accusoit d'être sorcier; mais que, n'ayant point de répondant, elle ne savoit si on me prendroit. Je me trouvai fort embarrassé: elle le reconnut bien; mais nous ne laissâmes pas d'aller, car elle me promit de me mener chez lui. Je songeois par le chemin que je m'embarquois ici à une affaire mal-aisée à achever; que dès

que le roi mon pere me trouveroit perdu, il me feroit chercher; que Livri n'étoit qu'à quatre lieues de Paris; que si ces gens-ci en avoient le bruit (comme l'on ne manqueroit point en s'informant de moi de me dépeindre), le bonhomme chez qui je serois auroit une grande joie de me livrer; que ma bergere n'ajouteroit point de foi à tout ce que je lui aurois dit, dès que je serois connu, et qu'enfin elle me prendroit pour un affronteur.

Toutes ces choses me donnoient tant d'embarras que, me trouvant arrivé à la maison du laboureur, la bergere me présenta, et ce bonhomme commença à me parler avant que je susse comment lui répondre. Enfin je commençai en disant en moi-même, Amour, aide-moi; ce qu'il fit. Mon nouveau maître me demanda d'où j'étois: je lui répondis que j'étois de la frontiere de Picardie, que mes pere et mere

avoient du bien, et que, pour mon plaisir, je m'étois amusé à faire le métier que maintenant j'exerçois par nécessité. Il se tourna vers sa femme, et lui dit: M'amie, ce jeune garçon me plaît; il paroît à la naïveté de son discours qu'il dit vrai, et à sa mine qu'il a été bien nourri: il ne faut point s'arrêter à des répondants; il me plaît, prenons-le. La bonne femme, à qui je revenois autant qu'à son mari, en convint, et lui répondit: Ces malheurs peuvent arriver à tout le monde, et, s'ils nous arrivoient, nous serions bien heureux de trouver des gens qui en fissent autant à nos enfants. De sorte que je fus arrêté au logis.

J'allois tous les jours mener mes moutons aux champs avec ma belle bergere: nous chantions assis sur l'herbe; nous faisions des chapeaux de fleurs à nos moutons les mieux aimés, je leur mettois des rubans: enfin rien n'étoit si joli que nos troupeaux.

Je lui contois mes douleurs; elle les écoutoit, et les écoutant les soulageoit. A la fin je trouvai que je n'avois plus de sujet de me plaindre puisqu'elle m'étoit si favorable. Mais un dimanche, comme nous étions au prône, j'entendis crier le fils du roi que l'on demandoit. L'appréhension que j'eus d'être connu me fit résoudre à me déclarer à elle; je le fis, et lui protestai en même temps que rien ne pouvoit empêcher le dessein que j'avois de l'épouser.

Je lui proposai de quitter ce pays, et de nous en aller mener notre douce vie aux bords du Lignon, et dans un lieu plus éloigné dans lequel l'on nous trouveroit moins. Nous nous y en allâmes par des lieux écartés, ne logeant ni en bourg ni en village, couchant dans les bois. Comme la France n'est plus comme elle étoit autrefois du temps des Gaulois, nous ne trouvâmes point de chevaliers errants, et notre

voyage se passa sans aucune aventure. Les bords du Lignon me parurent beaux au dernier point. Nous allâmes voir les saules où Céladon et Astrée mettoient leurs lettres; nous vîmes la fontaine de la vérité d'Amour; nous visitâmes tous les lieux où se faisoient les sacrifices, et nous passâmes là quelque temps avec beaucoup de douceur. Mais mon malheur voulut qu'étant allé à une fête à un village prochain, la foule ou la chaleur causa à ma bergere une maladie dont elle mourut. Vous pouvez juger de ma douleur dans une si funeste aventure.

Ma premiere résolution fut de m'en aller en la Thébaïde pour y vivre comme j'avois lu qu'ont fait autrefois les peres du désert: mais, comme j'étois en chemin pour y aller, il me sembla que, de la qualité dont j'étois, je pouvois faire une plus rude pénitence en ce monde, puisque les plaisirs sont un grand supplice pour les gens qui

n'ont pas le cœur gai : mais aussi je songeai que de m'en retourner droit à la cour, après quelques mois d'absence, il faudroit rendre compte du sujet qui l'avoit causée; et qu'encore qu'il fût beau pour ceux qui avoient vu la bergere, il ne seroit pas de même pour le roi mon pere; qu'il valoit mieux m'en aller à la guerre, et ne point revenir que je n'eusse fait quelque chose de considérable, et que ce seroit un honnête prétexte d'avoir quitté la cour, en disant que la crainte que l'on ne m'empêchât d'aller à l'armée m'avoit fait partir de cette maniere. Je m'embarquai donc sur cette pensée dans un vaisseau étranger, ne voulant pas être connu. Mon dessein a réussi, ayant fait d'assez belles choses pour m'acquérir quelque réputation; et le ressouvenir de tous mes maux passés est bien effacé maintenant par la joie que j'ai d'avoir l'honneur de vous voir.

Il étoit tard lorsque je commençai mon aventure; ainsi, dès qu'elle fut finie, la princesse donna le bon soir. Quand je fus retiré, j'admirai mon bonheur de m'être si bien tiré d'affaire, et je me remerciai moi-même de m'être fait si grand seigneur: mais quand il faut feindre il ne faut point que ce soit à moitié, et il ne coûte pas plus de se faire fils d'un roi que le dernier de son royaume. Je connus à la mine de la princesse que mon récit lui avoit plu, et je me flattai de belles espérances. Je passai toute la nuit à faire ce qui s'appelle des châteaux en Espagne; ce qui fit que le matin je dormis tard.

L'on me vint éveiller, et j'appris que c'étoit une des dames de la princesse qui me venoit avertir qu'elle avoit été malade toute la nuit, et que l'air de la mer lui étoit tout-à-fait contraire; mais qu'elle étoit si peu accoutumée à prier personne, qu'elle mour-

roit plutôt que de se remettre à me faire une priere de laquelle elle pourroit être refusée. Je me levai en diligence, et je l'allai trouver pour la supplier de me dire ce qu'elle vouloit devenir; qu'il n'étoit pas juste de la tenir toujours errante et vagabonde; qu'elle étoit la maîtresse; qu'elle pouvoit prescrire ce qu'il lui plairoit, et qu'elle seroit obéie. Elle me dit qu'elle étoit plutôt en état de suivre mes conseils que de commander, et qu'elle m'avoit une grande obligation. Nous fûmes long-temps sur ces propos interdits l'un et l'autre, et de maniere à comprendre que chacun avoit envie de parler et n'osoit. Je crus qu'en cette rencontre mon silence seroit criminel, et que c'étoit à moi à parler. Je me déterminai donc, et jugeai qu'en cette occasion je me devois bien plutôt recommander à l'Amour que quand j'avois dit l'avoir fait en répondant au laboureur. Je dis donc

alors: Amour, seconde-moi; et je lui fis une déclaration tout de mon mieux. Mais une telle chose est toujours ridicule à redire, et n'est jamais agréable qu'à ceux qui la font, quand elle est bien reçue, ou à celle qui l'écoute, quand elle aime le cavalier.

La princesse reçut la mienne fort agréablement. Je ne sais pas si ce sont les charmes de ma personne, du moins ne le puis-je croire, trouvant qu'il y en a tant à la qualité dont je lui avois dit que j'étois, que mon récit seul pouvoit avoir captivé sa bonne volonté, sans y rien ajouter. Je lui alléguai les avantages qu'elle auroit, la maniere de vivre de la cour de France, les agréments qu'elle y trouveroit. Enfin nous conclûmes, et je me trouvai le plus heureux homme du monde de me voir mari d'une si parfaite beauté et d'une si grande princesse.

Le respect que les honnêtes gens ont toujours pour le sexe, et celui qu'elle m'inspira à sa premiere vue, fut cause qu'elle demeura toujours dans son vaisseau, et que l'on ne toucha à rien; de sorte que la fortune, non contente de m'avoir donné un si riche trésor que celui de sa personne, me fit paroître beaucoup de choses qu'elle possédoit. Elle me fit voir des millions d'or monnoyé, des lingots en quantité, des barils tout pleins de diamants taillés à facettes, en table, et de toutes les manieres; de fort gros rubis, des perles rondes et en poires d'une grosseur démesurée. Jugez de mon étonnement, car la valeur de toutes ces choses ne se pouvoit nombrer : il y avoit encore des pieces de toile d'or, d'argent, et des tapis de Perse, pour faire plus de deux mille ameublements. Comme l'intérêt n'étoit pas pour lors ma passion dominante, je regardai tout cela comme des

feuilles de chêne, et je n'y fis autre réflexion sinon que mon bonhomme de pere seroit bien aise de me voir marié à un si riche parti, et que toutes ces sommes seroient fort utiles pour la subsistance de notre famille.

Notre dessein étoit de venir en France; mais tous les vents nous furent contraires. Nous fûmes attaqués et victorieux plusieurs fois: à la fin nous fûmes vaincus; et par malheur, dans un fort rude combat, la princesse fut tuée d'un coup de mousquet qu'elle reçut dans le cœur, pour la punir, je crois, d'avoir aimé un aussi grand imposteur que moi. Jugez cependant de ma douleur. Je ne songeai plus à rien: je demeurai dix jours sans parler et sans manger, de sorte que mes deux fideles esclaves avoient soin du vaisseau. A la fin je donnai quelque signe de vie: je fus encore un long temps sans parler, et peu

après je revins, mais comme un homme outré de mélancolie. Nous allions dessus la mer, errant de çà de là, sans savoir où, et sans dessein.

Un jour, pour me divertir, ces fideles esclaves s'aviserent de m'apporter des livres qu'ils avoient trouvés dans quelqu'une de nos prises. Je m'amusai à les lire: c'étoit des philosophes. Sur-tout Épictete me plut; car, en l'état où j'étois, souffrir et s'abstenir étoit une philosophie qui donnoit fort dans mon sens.

Le vent me jeta dans l'isle dont il est question. D'abord je fus surpris de la beauté de ce port. Étant entré dans ce beau et brillant rocher, dont je vous ai fait le récit, je fis mon possible pour en sortir, ne jugeant pas que tant de beauté convînt à ma mauvaise fortune; mais il me fut impossible. J'appréhendois d'y trouver du monde digne d'habiter un si beau lieu;

mais quand je n'y trouvai personne, j'eus autant de joie que j'étois capable d'en pouvoir sentir de me trouver seul avec mes deux esclaves. J'oubliois de vous dire que, pendant que ma douleur m'avoit réduit au misérable état que l'on me croyoit mort, nos vaisseaux avoient combattu, et que l'on m'avoit pris celui où étoient toutes mes richesses, et qu'il n'étoit demeuré dans le mien que les choses nécessaires dont je ne me souciois point. Pendant que je lisois mon Épictete, et que je passois les jours et les nuits sur la dure dans ce charmant lieu, la beauté duquel faisoit que je n'avois plus d'yeux pour tous les autres, mes esclaves se promenant dans l'isle y découvrirent des raretés si grandes qu'ils m'en racontoient tous les jours quelque chose de nouveau. A force de lire les philosophes, je le devins tant que je me consolai de la mort de la princesse et n'y songeai plus. Séneque me

parut avoir mené une vie plus agréable qu'Épictete, ayant possédé des biens en les méprisant. Je commençai à sortir et à me promener par toute l'isle; je la trouvai d'une beauté extraordinaire. Nous nous mîmes tous trois à la cultiver; ce qui nous fit connoître la bonté du terroir, et ce qui me donna lieu de penser à la peupler, et à en donner avis à quelque personne considérable, comme j'ai fait, songeant que je trouverois à y vivre avec repos et tranquillité, même à y avoir du bien pour y passer ma vie heureusement. Ce fut dans cette pensée que je dressai ce projet.

L'isle a, comme j'ai déja dit, cent lieues de circonférence; de longueur et de largeur en tous sens environ quarante. J'ai parlé de la maniere dont elle est revêtue. Il y a dix forêts, à savoir une d'orangers, qui est en partie à mi-côte : au milieu, qui est sur une hauteur, il y a un grand étang

d'une eau claire et vive; cette source forme un ruisseau qui tombe en cascade sur du marbre noir, dans le milieu d'une route, et qui fait un grand rond au bas: les routes y sont à perte de vue, et les arbres touchent aux nues. A l'opposite on rencontre une autre forêt de grenadiers qui est très agréable par la couleur de ses fleurs et par la grosseur de ses fruits; des grenades que l'on y cueille, il y en a la moitié qui sont douces: ces arbres fleurissent et portent des fruits deux fois l'année, et les orangers de même. Une autre m'a paru assez extraordinaire, parceque les arbres qui la composent grossissent rarement en France: elle est de jasmin, mais d'une hauteur et d'une grosseur incroyables, aussi-bien que la quatrieme, qui est de genêt d'Espagne. Les autres sont de chênes, d'ormes, de sapins, et de cedres: si on en avoit le débit elles seroient de grand revenu, un arbre

y croissant en deux ans comme en quarante dans l'Europe. Les autres sont d'oliviers et d'arbres fruitiers; de toutes sortes de poires, de prunes, cerises, bigarreaux, et pêches de toutes les manieres. Celles-là sont beaucoup plus grandes que toutes les autres; et au pied des arbres il y vient des raisins muscats de toutes les façons, qui entourent les arbres, et sur la terre toutes sortes de fruits rampants, comme fraises, framboises, groseilles, melons, concombres, et citrouilles, enfin de tout ce que l'on se peut imaginer; et de toutes sortes de légumes sous les autres. Il y vient du bled, de l'avoine, de l'orge, fors sous celles des orangers, grenadiers, jasmins, et genêt d'Espagne, semblant que cela est plus pour la décoration du pays que pour l'utilité: mais il y naît de toutes sortes de fleurs qui y sont toujours comme au printemps. Les prés y sont d'une beauté et

d'une bonté singulieres, puisque l'on les coupe quatre fois l'année. Il y a des champs où il ne vient que des champignons de toutes sortes de couleurs pour réjouir la vue, et dans le même endroit des truffes.

Il y a force rivieres de toutes longueurs et largeurs, des lacs et des ruisseaux; le cours des uns est doux, des autres il est rapide, et les eaux de différent œil. L'on y prend des poissons d'une monstrueuse grosseur; l'on y voit souvent des chevaux marins, des baleines, des dauphins, des naïades, et des sirenes les plus jolies du monde: elles chantent mélodieusement, et, quand le soleil donne sur leurs écailles, rien n'est plus plaisant à voir. Les petits ruisseaux et les prés d'alentour sont toujours couverts de tous les oiseaux qui aiment cet élément, et qui sont d'un plumage le mieux nué du monde; et l'on peut croire par là que la nature mêle mieux les

couleurs que les marchands du palais. Les forêts sont toutes pleines de satyres, qui sont beaucoup plus modestes qu'ailleurs, ne songeant qu'à jouer de leurs flûtes douces, et à les accorder au chant des oiseaux qui font un agréable concert. Les cerfs y sont tous communément pies, et beaucoup jaunes et noirs, et même de tout blancs, avec les cornes couleur de feu si vive qu'il semble qu'elle soit de vernis. Les biches, faons, chevreuils, et daims, sont quasi toujours couleur de rose et isabelle. Pour les lapins ils sont de toutes couleurs; ainsi des autres bêtes, elles sont toutes différentes des autres: mais les chevaux noirs, blancs, bais, ou gris, y sont rares, étant tous bleus, incarnats, gris de lin, et mêlés de ces couleurs: il n'y en eut jamais de si beaux. Comme ils y sont sauvages, leurs queues et leurs crins pendent jusques à terre: cela fait un effet admirable. Les élé-

phants, les licornes, les dromadaires, et les chameaux, y sont communs. Enfin il n'y a d'aucune sorte de bêtes ni d'oiseaux dont vous ayez vu, ouï parler, ou lu, qui n'y soit en quantité, et d'une beauté exquise et rare. Le gibier y est merveilleux. Le bœuf, le mouton y ont un goût qui n'est point connu en lieu du monde. Les soirs rien n'est si beau à voir que les prairies au coucher du soleil: toutes sortes d'animaux y viennent; les sylvains aussi, et les naïades se viennent promener quelquefois dans ces petits ruisseaux; de sorte que leurs voix, les flûtes des sylvains, avec le chant des oiseaux, les mugissements et hennissements des bêtes, tout cela fait un concert le meilleur du monde: et le plaisir qu'on a de voir tant de créatures irraisonnables donner une telle satisfaction, montre bien que la nature est une chose bien admirable, encore plus celui qui en est l'auteur; et cela

très assurément donne de beaux sujets de penser à soi, et de faire de bonnes et solides réflexions. J'oubliois une espece de bête, que l'on ne devroit point nommer ainsi, puisque, hors la parole, rien ne se rapporte mieux à l'homme, non par la forme, mais par l'esprit, puisqu'ils en ont infiniment, qu'ils entendent, qu'ils sont fideles et intelligents. Personne ne doutera que ce ne soit des chiens que je veux parler. J'ai remarqué qu'en cette isle ils y sont comme en maniere de république, ainsi que quelques naturalistes ont écrit des fourmis et des mouches à miel; mais assurément les chiens de cette isle le font avec plus de reconnoissance et de raison. Ayant donc remarqué qu'ils avoient un chef, et que les uns et les autres le révéroient, je me suis tout-à-fait appliqué à voir où la chose alloit. J'ai trouvé en eux une vraie monarchie, un roi, une reine, et toute

leur maison : ce sont les levriers qui regnent maintenant ; il m'a même paru qu'ils ont disputé long-temps avec les épagneuls ; mais ce parti étoit le plus foible, puisqu'il n'étoit soutenu que des bichons, et que les chiens courants, les dogues, les turcs, les chiens d'Artois, les mâtins, et toute autre espece, avoient reconnu les levriers comme leurs véritables princes. La race qui regne maintenant est d'une fort petite espece, mais beaux à merveille : ils ne chassent point, mais ils font chasser les autres pour leur divertissement. La reine en est noire avec du blanc et du feu ; le roi est blanc, et les princes du sang sont communément gris et blancs, noirs, blancs et noirs, ou fort gris : il y en a deux seulement isabelles et blancs d'une beauté singuliere, que l'on destine de marier ensemble. Leur monarchie est en fort bon ordre ; ils y vivent sans dissention. Les barbets agissent peu ;

mais pour les épagneuls, ils font contre fortune bon cœur; car ils chassent, et, apportant de leurs prises, font subsister les autres: enfin ils paroissent fort zélés pour l'état. De vous dire si c'est par politique ou par inclination qu'ils agissent, je ne vous le dirai point: mais vous saurez que les lions y sont fort jolis; ils sont couleur de feu, et enjoués extrêmement. Je pense que cela leur vient de la liaison qu'ils ont avec les chiens; car assurément il y a entre eux alliance et confédération; et dans cette derniere affaire ils furent fort zélés pour le parti des levriers; les singes et les renards furent pour les épagneuls; pour les autres bêtes je ne les vis pas prendre parti dans cette guerre. L'on mange en toute saison des pois verds, des feves, et des asperges, et toute autre sorte de ces denrées. Il n'y auroit rien de si aisé que de faire des confitures; les cannes de sucre

y sont en quantité; la cannelle, la casse, le riz, la rhubarbe, le séné, le tabac, et toutes ces drogues orientales, y viennent à foison. Nous ne manquons que de gens pour travailler; car nous avons de toute matiere, et dès que nous aurons du monde nous aurons de l'argent. Les vers à soie sont à milliers, tous les mûriers en sont pleins. Enfin amenez-nous de toutes sortes d'ouvriers; car tout est à faire ici. Les carrieres sont visibles, quoique l'on n'en ait rien tiré; le marbre, le porphyre, la pierre de touche, le jaspe, le lapis, la cornaline, le jais, les roches de diamants, d'émeraudes, de rubis, de saphirs, de turquoises, y sont de même, et les bords de la mer y sont tout remplis de coquilles où l'on trouve des perles. Amenez d'honnêtes gens pour peupler l'isle, des bourgeois, des gentilshommes, et des gens d'église, car il faut que la vigne du Seigneur y soit cultivée

aussi bien que le reste; des religieux et des religieuses, entre autres des jésuites, car autrement l'isle seroit décriée, et un lieu où ils ne veulent pas être n'est pas en réputation; ils y feront de superbes colleges. Si vous voulez, envoyez-y des jansénistes; ils sont laborieux et ne songent pas seulement au travail de l'esprit: quoiqu'ils fassent les plus beaux ouvrages, et que ce soient les meilleures plumes de ce temps, ils ne laissent pas de s'adonner à travailler à toutes sortes de métiers, imitant les anciens qui ne demeuroient point inutiles. Il seroit assez à propos d'y amener des gens de guerre, de police, et de justice. Des premiers, si l'on en suit mon avis, il y en aura de plusieurs nations, comme François, Allemands, et Suisses, qui sont les peuples de tous assurément les plus aguerris. Il n'en faut pas en grand nombre, n'ayant point de guerre, mais seule-

ment pour garder les ports, et pour suivre le gouverneur qui représentera la personne du prince. Ce n'est point une chose extraordinaire d'en user ainsi; il y en a en Flandre qui servoient auprès des ducs de Bourgogne, qui servent encore maintenant à tous les gouverneurs qui y sont pour sa majesté catholique. Quant à la justice, je pense que c'est sur quoi on aura le plus long-temps à penser, afin de n'y envoyer que des gens triés sur le volet, ne prévoyant pas qu'il puisse y avoir de plus d'une année aucun procédé litigieux. Je suis toutefois d'avis que l'on y établisse un parlement, quand ce ne seroit que pour le décorum de la magistrature. Le nombre dont il sera composé, je n'en dis rien, n'ayant point de connoissance de ces choses-là, non plus que de beaucoup d'autres dont je ne parle ici que par les livres; mais je dirai, s'il m'est permis de donner mon

avis, que j'ai lu quelque part qu'au parlement de Dijon il y avoit un chevalier d'honneur, et même dans un autre qui avoit été créé *à l'instar d'icelui;* mais ma mémoire me manque aussi-bien que de la maniere dont il fut fait. Comme vous êtes sur les lieux, vous pouvez prendre vos mesures, et vous fonder sur des exemples, car les innovations ne sont pas bonnes, même en un lieu où il faut que tout soit nouveau. Les corps de ville auront soin de la police, quand on en aura bâti. Pour de la monnoie, l'on y en battra tant que l'on voudra, car nous avons des mines d'or, d'argent, de cuivre, de plomb, et d'autres choses qui, faute de nom, ne se peuvent dire. Les comédiens, c'est chose nécessaire; de François et d'Italiens; des bateleurs, sauteurs de corde, et buveurs d'eau, sans oublier les marionnettes et joueurs de gobelets; des chiens dressés à sauter, et des singes pour mon-

trer aux nôtres; des violons, des trompettes, des joueurs de luth, de harpe, de clavecin, d'épinette, d'orgues, de mandores, de sistres, de psaltérions, manicordions, trompes marines, et trompes de cors pour la chasse; car il est bon de joindre les arts libéraux aux mécaniques. Et comme la musique est un de ceux qui me plaît davantage, j'en ai fait le détail, ce que je ne ferai point des autres. Des baladins et bons danseurs en est une dépendance; sur-tout qu'ils sachent la sarabande à l'espagnole avec des castagnettes, rien ne me paroissant plus agréable dans un ballet que de les voir après les machines: n'oubliez pas un machiniste.

J'ai vu autrefois à Paris de certaines gens de tout sexe et conditions qui hantoient les honnêtes gens, les uns mélancoliques, et les autres gais, habillés différemment des autres, et parlant de même:

parmi ceux-la il y avoit des rois, des empereurs, des gens de rien, des oiseaux, le Saint-Esprit même, à ce qu'il disoit; enfin des personnages propres à récréer la compagnie. Comme les cours ne sont jamais sans cela, amenez-en pour divertir notre gouverneur. Le mot qui les signifie m'est échappé de la mémoire, mais je crois le désigner assez pour me faire entendre: quelque bouffon qui soit demi-fat.

Je pense que voilà toutes les choses que je pouvois imaginer pour peupler un beau et agréable séjour, et en rendre la demeure telle. Après avoir songé à ce bien public, je veux songer au mien. Je crois qu'il me faudra marier: mais je songerois plutôt à l'alliance qu'à la personne de mon infante; car, étant fille d'un homme tel que je le vas dépeindre, elle ne pourroit être qu'incomparable. Je voudrois donc que mon prétendu beau-pere fût un homme âgé de cin-

quante-neuf ans, large d'épaules, d'entre deux tailles, blanc comme un cygne, assez frisé pour laisser à juger aux spectateurs qu'il a eu une belle tête, de grosseur à l'avoir bonne; rouge en visage, de gros yeux bleus un peu hors de la tête, entre doux et hagards, plus souvent l'un que l'autre, puisque la douceur lui doit être naturelle, et que, quand ils ne le sont pas, il faut qu'ils se sentent de son humeur martiale; que son nez soit entre le camard et le pied de marmite; sa bouche assez commune: enfin, à tout prendre, qu'il ait bonne mine, et qu'il soit bien fait; qu'il ait l'air fin; qu'il fasse des mines, selon les occurrences, qui signifient beaucoup de choses. Il me semble que je le vois; son esprit ne se peut exprimer; il parle comme un livre, et a la langue mieux pendue qu'homme du monde; il écrit comme Nerveze, il est un registre vivant de tous les com-

mandements, soit en guerre ou en province; il sait la fonction de toutes les charges, et parfaitement bien les formalités de justice, les séances, les rangs des compagnies souveraines, et sur-tout *leur maniere de siéger:* il a pour ses maîtres des respects inouis, une fidélité sans égale; et aussi pour ses amis il est le plus ferme et le meilleur homme du monde; il est à naître qu'homme qui vive s'en soit plaint: il rend toujours de bons offices; sert l'un, oblige l'autre, et n'abuse point du crédit qu'il s'est acquis par son propre mérite; ce qui a fait sur l'esprit de son maître une impression capable d'éblouir par ses rayons tous ses compatriotes d'envie; mais ils ne sont pas assez forts pour la dissiper. Je pense que voilà un abrégé d'un homme bien parfait. J'en ai parlé comme d'un homme vivant, car, puisqu'il sera mon beau-pere, il y a quelque apparence qu'il est sous la voûte

des cieux, et qu'il n'y a qu'à le connoître. Fasse le ciel que ce soit plutôt que l'on ne s'imagine, et qu'il lui donne une dignité! Si c'étoit le gouvernement de notre isle, je serois au comble de mes souhaits; mais il faudroit être Nostradamus pour le connoître maintenant. Mais, à propos de Nostradamus, envoyez-nous aussi de ces gens qui de leurs cabinets se promenent dans la moyenne région de l'air, et qui, par les habitudes qu'ils ont avec les astres, fouillent par la permission des dieux dans les plus cachés secrets de nos rois, et même pénetrent jusques dans l'avenir.

FIN DE L'ISLE IMAGINAIRE.

HISTOIRE

DE

LA PRINCESSE

DE PAPHLAGONIE.

A MADAME

LA MARQUISE

DE MONGLAT.

Il est difficile de ne se pas rendre à vos prieres ayant autant d'amitié que j'en ai pour vous, et l'amitié que j'ai pour moi-même me fait aisément tomber dans les panneaux qu'il vous plaît de me tendre. J'avoue ingénument que j'ai beaucoup d'amour-propre, et que les louanges que vous m'avez données après la lecture de l'Isle ont su me plaire. Cela m'oblige à satisfaire plus volontiers à la priere que vous me faites

d'écrire l'Histoire de la princesse de Paphlagonie; non pas comme elle est dans Cyrus, car d'entreprendre une même chose que mademoiselle de Scudéri, il ne m'appartient pas : ce seroit donner dans un grand ridicule; et, tout grand qu'est cet amour-propre, ma raison est si dominante sur lui que je suis assurée qu'il ne m'aveuglera pas au point de me laisser faire de si lourdes fautes : il ne me fera jamais échouer que dans des isles inhabitées ; et je crois que l'on ne périt point dans tels écueils, puisque ceux qui viennent pour les reconnoître tirent du péril où l'on s'est trouvé, et amenent de quoi en sortir. Je vous regarde donc comme celle qui me tirera du naufrage, puisque c'est vous qui m'embarquez. Il sera de cette

histoire comme de ces beautés qui n'ont guere d'esprit; pourvu qu'elles aient de l'agrément et qu'elles fassent des mines, elles soutiennent toutes sortes de conversations sans parler; et les personnes qui les quittent vont disant que ces mines signifient de jolies choses, et qu'elles en font plus entendre que si elles parloient davantage. J'ai la meilleure intention du monde dans cette narration; mais toutes ces grimaces ne font rien sur le papier. Je vous prie de ne me prendre point par mes façons, car je n'en fais point, mais de juger de mon ouvrage par le feu de mon esprit: où j'aurai manqué à dire tout ce qu'il faudra, dites que les esprits vifs conçoivent tant de choses à la fois que cette confusion de pensées, au lieu de

s'exprimer, se dissipe et se consomme en soi-même. Si j'en dis trop, vous l'attribuerez aussi au même feu, qui gagne plus que l'on ne veut, et qui éblouit de sa trop grande lumiere : enfin on peut trouver de bonnes excuses à mes fautes, puisqu'elles partent d'un bon principe, et même de quoi me louer, quand on me voudra traiter un peu favorablement. Peut-être direz-vous que je me loue trop moi-même : mais je ne le trouve pas, puisqu'à mon gré la vivacité est plutôt un défaut dont je m'accuse, que je ne la crois une qualité nécessaire quand elle n'est pas accompagnée de jugement.

HISTOIRE
DE LA PRINCESSE
DE
PAPHLAGONIE.

Lorsque les Perses vinrent dans la Paphlagonie, et que Cyrus s'en rendit le maître, tout le pays eut de la terreur et de l'effroi des conquêtes d'un si grand capitaine, si honnête homme, et si bien fait. La reine de Paphlagonie craignit que les charmes de ce conquérant n'en donnassent dans la vue de sa fille, ou qu'il ne ressentît lui-même les charmes de la princesse; et, comme ce n'étoit point des intérêts de leurs états que l'union de ces deux maisons, la bonne femme de Paphlagonie envoya la

princesse sa fille chez la reine de Misnie sa tante. La jeune princesse étoit née avec beaucoup d'esprit et de beauté: elle étoit fort aimée de sa mere, et elle l'avoit été encore davantage de son pere, de qui elle tenoit la vivacité d'esprit et l'agrément qu'elle avoit en toutes choses; ce qui redoubloit sa tendresse pour elle par cette ressemblance. Ce prince avoit été un des plus braves et des plus galants hommes de son temps; et l'on peut dire que, s'il avoit vécu, les Perses ne seroient pas entrés dans son pays, ou du moins n'y auroient pas fait de si grands progrès; et assurément il est mort trop tôt pour le bien de ses états. Cette jeune princesse, dont l'enfance avoit été chérie par ce prince, avoit encore cultivé les commencements de ses belles lumieres dans sa cour, qui étoit aussi grande, aussi agréable, et pleine d'aussi honnêtes gens qu'aucune de tous

les princes ses voisins : mais cette cour devint une solitude par sa mort, et ce lieu ressembloit plutôt à un couvent, par la vie que l'on y menoit, qu'à la cour d'une grande princesse : ce qui donnoit beaucoup d'ennui à sa fille, qui s'adonnoit à toutes sortes de lectures ; car c'étoit un esprit à qui il falloit toujours donner de l'occupation. Elle apprit toutes les langues qui étoient à la mode du temps, et convenables aux personnes de son sexe ; et pendant que sa mere étoit dans les temples aux pieds des autels, adressant ses prieres aux dieux pour la conservation de ses états, notre jeune princesse tâchoit de se rendre digne de les gouverner. Comme elle arriva chez la princesse de Misnie, on admira cette jeune merveille, et tout le monde en étoit charmé. On ne comprenoit pas comme elle s'étoit pu faire au point qu'elle étoit dans la solitude où sa mere la faisoit vivre, ce qui

faisoit d'autant plus admirer la beauté de son naturel. Mais ce que l'on y remarqua sur-tout, fut un grand éloignement pour la galanterie, quoiqu'elle aimât les esprits galants, et qu'elle eût une délicatesse admirable à en faire le discernement. Un jour un cavalier, en lui racontant une histoire, nomma l'amour : à l'instant il lui vint un vermillon aux joues beaucoup plus éclatant que celui qu'elle y avoit d'ordinaire; ce qui fit remarquer à la compagnie que le cavalier avoit dit quelque chose qui avoit blessé sa pudeur. Il s'arrêta tout court (car le respect l'interdit jusques à lui faire perdre la parole), et elle remédia à cela de la maniere du monde la plus ingénieuse et la plus nouvelle. Elle reprit le discours en lui disant : Eh bien! l'*autre* qu'a-t-il fait? ne voulant point nommer l'amour, pour lui apprendre à se faire entendre sans prononcer une chose qui lui déplaisoit. De sorte

que depuis on ne parla plus que de l'*autre*, et l'amour fut banni des conversations de la princesse aussi-bien que de son cœur.

Rien ne ressemble mieux à Paris que la ville où demeuroit la reine de Misnie, et rien n'étoit plus semblable à la place royale qu'une place où étoit son palais. C'est pourquoi, après cette comparaison, il seroit inutile d'en faire la description ; mais il n'est pas ainsi de sa personne, car on ne la peut comparer qu'à elle-même. C'étoit une femme grande, de belle taille, et de bonne mine; sa beauté étoit journaliere par ses indispositions qui en diminuoient un peu l'éclat: elle avoit un air distrait et rêveur qui lui donnoit une élévation dans les yeux, et qui faisoit croire qu'elle méprisoit ceux qu'elle regardoit; mais sa civilité et sa bonté raccommodoient en un moment de conversation ce que les distractions pouvoient avoir gâté par cet air méprisant. Elle avoit

de l'esprit infiniment, un esprit capable, instruit, connoissant, et extraordinaire en toutes choses. Il falloit avoir une grande politesse pour être de sa cour, car tout ce qu'il y avoit d'honnêtes gens de tout sexe s'y rendoient de tous côtés; mais quelque bonté qu'elle eût pour excuser les défauts des personnes qui venoient pour y apprendre, ses courtisans, moins charitables qu'elle, n'avoient pas la même indulgence; et ainsi la crainte en bannissoit le ridicule. Elle ne vivoit point comme le reste des mortels, et elle ne s'abaissoit pas à cette regle où l'usage assujettit les gens du commun à se régler selon les horloges: elles étoient défendues dans tous ses états, et on eût réputé pour insensé un homme ou une femme qui se fussent asservis à un coup de cloche. On croyoit en ce pays-là que cela choquoit tout-à-fait le bon sens, parceque d'ordinaire on regle les cadrans

sur le soleil, et c'étoit l'ennemi mortel de la princesse. Elle avoit coutume de dire, pour s'excuser, qu'elle craignoit la chaleur, et que, dès que les rayons de cet astre entroient dans sa chambre, elle se mouroit, elle s'évanouissoit : mais, pour moi, je crois que l'aversion en étoit réciproque, et que si le feu de l'esprit de la princesse et celui de ses yeux se fussent rencontrés avec celui du soleil, ils eussent fait un tel incendie que le genre humain en eût souffert. Peut-être croyoit-elle que ce devoit être par-là que devoit commencer le déluge de feu qui viendra à la fin du monde ; peut-être aussi notre princesse, qui étoit très éclairée en toutes sciences, pénétroit-elle dans l'avenir par l'astrologie, et, par ce moyen, connoissant le mal qu'elle craignoit de causer, elle l'éloignoit autant qu'il lui étoit possible. Sans doute c'étoit la raison qui faisoit qu'elle ne sor-

toit jamais en plein midi, qu'elle ne se levoit qu'au coucher du soleil, et qu'elle ne se couchoit qu'à son lever. Elle craignoit extrêmement la mort, par cette raison encore, à ce qu'elle disoit, qu'elle vouloit alonger le monde tant qu'elle pourroit : et assurément quand elle n'auroit pas eu ce sentiment par elle-même, elle l'auroit eu par la communication de la princesse Parthénie, son amie intime, qui avoit des frayeurs de la mort au-delà de l'imagination. Il n'y avoit point d'heures où elles ne conférassent des moyens de s'empêcher de mourir, et de l'art de se rendre immortelles. Leurs conférences ne se faisoient pas comme celles des autres : la crainte de respirer un air ou trop froid ou trop chaud, l'appréhension que le vent ne fût trop sec ou trop humide, une imagination enfin que le temps ne fût pas aussi tempéré qu'elles le jugeoient nécessaire pour la

conservation de leur santé, étoient cause qu'elles s'écrivoient d'une chambre à l'autre. On seroit trop heureux si on pouvoit trouver de ces billets et en faire un recueil. Je suis assurée que l'on y trouveroit des préceptes pour le régime de vivre, des précautions jusques au temps propre à faire des remedes, et des remedes même dont Hippocrate et Galien n'ont jamais entendu parler avec toute leur science : ce seroit une chose fort utile au public, et dont les facultés de Paris et de Montpellier feroient bien leur profit. Si on trouvoit leurs lettres, on en tireroit de grands avantages en toutes manieres, car c'étoient des princesses qui n'avoient rien de mortel que la connoissance de l'être. Dans leurs écrits on apprendroit toute la politesse du style, et la plus délicate maniere de parler sur toutes choses. Il n'y a rien dont elles n'aient eu connoissance : elles ont su les

affaires de tous les états du monde, par la participation qu'elles y ont eue de toutes les intrigues des particuliers, soit de galanterie, soit d'autres choses où leurs avis ont été nécessaires ; tantôt pour appaiser les brouilleries et les querelles, tantôt pour les faire naître, selon les avantages que leurs amies en pouvoient tirer : enfin c'étoient des personnes par les mains desquelles le secret de tout le monde avoit à passer. La princesse Parthénie avoit le goût aussi délicat que l'esprit : rien n'égaloit la magnificence des festins qu'elle faisoit ; tous les mets en étoient exquis, et sa propreté a été au-delà de tout ce qui s'en peut imaginer. C'est de leur temps que l'écriture a été mise en usage ; auparavant on n'écrivoit que les contrats de mariage, et des lettres il ne s'en entendoit point parler : ainsi nous leur avons l'obligation d'une chose si commode pour le commerce.

Cyrus vint en Misnie et s'adonna à rendre visite très soigneusement à la reine de cette contrée. La princesse de Paphlagonie, qui étoit avec elle, ne lui déplut point : il aimoit fort sa conversation. Comme ce prince étoit fort jeune et fort enjoué ; un soir il vint chez la princesse habillé en femme (car de ce temps-là on s'habilloit en masque aussi-bien qu'en celui-ci). Sous cet habit trompeur il embrassa la princesse de Paphlagonie ; et, se jouant avec elle comme auroit pu faire quelque autre princesse, puis il se démasqua : elle en demeura transie à un tel point qu'elle en pensa mourir, et Cyrus eut toutes les peines du monde à obtenir pardon d'une liberté en laquelle il n'avoit point cru manquer au respect qu'il lui devoit. Elle lui reprocha en colere que c'étoit des jeux qu'il apprenoit chez la reine Gelatille. Il est bon d'expliquer qui étoit cette reine.

Gelatille étoit une veuve qui, depuis la mort de son mari, étoit venue habiter la ville de Morisate; c'est le nom de la capitale de Misnie. Comme le royaume de cette veuve étoit dans un pays si éloigné et si barbare qu'elle n'avoit jamais vu le monde, elle le cherchoit avec empressement; et, pour en être plus proche, par la permission de la reine, elle logeoit dans un coin de la place du palais. C'étoit une jeune femme de la plus agréable taille du monde : elle avoit de beaux yeux et un beau teint; mais elle étoit fort maigre, et elle avoit un air fort étourdi, qui faisoit juger aussi-bien que sa conduite de son peu de jugement. Tout ce qu'il y avoit de jeunesse à la cour ne bougeoit de chez elle depuis le matin jusqu'au soir. On y vivoit sans respect, dînant et soupant avec elle quand il y avoit de quoi; car bien qu'elle ne fût pas dans une grande opulence, elle en avoit assez pour

maintenir sa dignité, sans son déréglement qui faisoit que tout alloit chez elle dans un grand désordre: elle conservoit néanmoins sa majesté dans son train; et entre ses principaux officiers elle avoit un chancelier qui étoit une aussi bonne tête qu'elle. Comme elle faisoit sa cour chez la princesse, tous ses courtisans suivoient son exemple; et le chancelier devint amoureux de la princesse de Paphlagonie à un tel point qu'il s'en rendit le jouet de tout le monde, tant il parut ridicule. Un jour on le trouva, devant la porte de la princesse, poignardé, mais de telle maniere qu'il n'étoit pas tout-à-fait mort: il tenoit dans sa main une espece de manifeste pour justifier l'homicide de soi-même par sa cause; et, comme cette folie lui avoit encore assez laissé de sens pour respecter la princesse, ce manifeste étoit écrit en grec, afin que ceux qui le lui expliqueroient le

fissent d'une maniere moins passionnée qu'il n'eût fait lui-même, sachant bien que les termes tendres et amoureux lui déplaisoient; mais il lui étoit difficile de s'expliquer autrement: enfin il lui vouloit plaire en tout. La reine de Misnie eut soin de le faire emporter à son logis, et donna charge qu'on tâchât de le guérir. Cette aventure fit fort rire toute la cour; et Cyrus se servit bien de ce sujet pour faire la guerre à la princesse de Paphlagonie. Elle en rougissoit comme si c'eût été Cyrus qui se fût poignardé pour elle: je crois que maintenant ceux qui voyagent dans ce pays-là en entendent encore parler. Vous remarquerez ce que c'étoit que l'étoile de la reine Gelatille; on ne parloit que d'elle et des siens; il n'y avoit jour qu'il n'arrivât quelque aventure chez elle, ou pour elle, dont toutefois pas une n'étoit héroïque. Un certain chevalier, jeune et étourdi comme elle,

en devint amoureux : assurément cela se pouvoit, car elle avoit beaucoup de choses aimables parmi tout ce que j'en ai dit. Ce chevalier ne lui déplut point ; un prince de ses cousins qui lui étoit obligé de sa fortune, prenant grand intérêt à la conservation de la sienne, fit son possible pour lui faire connoître l'inégalité qu'il y avoit de lui à elle dans la crainte qu'elle ne l'épousât : je ne sais si elle le redit au chevalier, ou s'il l'apprit d'ailleurs. Le chevalier l'envoya appeler, et lui donna rendez-vous sur le rempart de la ville, où le prince se rendit. C'étoit en hiver : comme le chevalier arriva, d'abord il s'excusa de son retardement sur quelque indisposition ; ensuite il lui dit que le feu de son amour avoit tellement éteint la chaleur naturelle, qu'il ne se pouvoit aider de ses pieds ni de ses mains ; qu'il falloit qu'il s'allât chauffer devant que de se battre : l'autre, qui ne passoit pas

pour le plus grand héros de ce temps, le contrefit fort à l'égard du chevalier; il le menaça, il lui dit plusieurs paroles outrageantes, et s'en alla rendre compte de son démêlé à la reine, qui depuis fut dégoûtée de son amant. Cette aventure fit oublier celle du chancelier, qui se guérit de ses blessures.

Dans ce temps-là il vint en cette cour un prince italien très beau et très bien fait. Après avoir rendu ses premiers devoirs à la reine de Misnie, il s'alla échouer comme les autres chez la reine Gelatille. Il en devint amoureux; ce qui donna beaucoup de divertissement au public : car les Italiens étant fort galants, il n'y avoit jour qu'il ne fît voir chose nouvelle; on couroit la bague, les têtes, et le faquin; on faisoit des carrousels : il donnoit mille sérénades, et toujours de différentes manieres. La princesse de Paphlagonie regardoit ces

divertissements avec plaisir, songeant avec une satisfaction intérieure combien elle étoit heureuse de voir cela pour une autre, puisqu'elle auroit été au désespoir si on en avoit autant fait pour elle, ayant *une vraie horreur pour les amants.* Pour la reine de Misnie, le récit de toutes ces choses la divertissoit, et plus encore le plaisir d'en parler avec Parthénie (dans ses lettres s'entend); car le moindre zéphyr qu'elle eût senti à sa fenêtre, elle l'eût trouvé une tempête ou un grand orage. Ce prince fit venir des comédiens de son pays, qui représentoient les plus belles pieces du monde en musique, et avec des machines dont on n'avoit point encore vu de pareilles. Il avoit infiniment de l'esprit; il étoit adroit à toutes sortes d'exercices; il écrivoit bien, se connoissoit en vers, et en faisoit de fort agréables. Il n'y avoit passion qu'il n'eût eue avant celle de

l'amour : il sembloit que c'eût été pour s'y rendre plus propre, et pour se mieux faire aimer, que cela étoit arrivé ainsi ; car il avoit aimé toutes sortes de danses, toutes les courses dont j'ai parlé, tous les jeux d'exercice, ceux des cartes et des dés ; même je pense que cela avoit été jusques aux jeux de la merelle, de la poule et du renard, tant il portoit loin les choses! Pour la poésie il en avoit été fou aussi-bien que de tous les vieux livres ; il n'ignoroit pas une langue, il avoit aimé la peinture, et il avoit la connoissance des tableaux, celle des fleurs, des plantes, et des médailles, même des papillons et des coquilles. Il connoissoit la sculpture ; il avoit aimé les bâtiments, les jardinages, et les fontaines ; il avoit eu la curiosité des meubles et des pierreries, et toutes ces choses avoient succédé les unes aux autres quand l'amour pour la reine Gelatille vint à son tour. Il

n'y avoit que l'astrologie dont il n'avoit point eu de connoissance; et sa fortune le fit assez connoître, car s'il eût connu l'avenir, il auroit évité toutes les disgraces qui lui sont arrivées. Gelatille l'aimoit extrêmement; et cela est facile à croire, puisque, par-dessus toutes ces bonnes qualités, il avoit celle de la nouveauté, ce qui n'étoit pas peu de chose pour elle. Leurs amours durerent long-temps, et cette longueur les diminua. Ils entrerent en jalousie l'un de l'autre à tel point qu'ils se quellerent souvent, et même je ne sais s'ils ne s'étoient point battus; mais tout cela n'empêcha pas qu'ils ne se mariassent ensemble sans s'aimer, car pour lors l'amour étoit tout passé. Elle s'en alla demeurer au pays de son mari; ce qui fâcha fort toute la jeunesse de cette cour; les plaisirs finirent quasi en même temps. Cyrus poursuivit ses conquêtes; et le roi de Misnie

s'étant attaché à ses intérêts aussi-bien que le prince italien, ils le suivirent. L'histoire de Perse fait assez de mention de ses conquêtes et du progrès de ses armes sans que j'en parle; c'est pourquoi je demeurerai toujours à nos dames. La princesse Parthénie s'éloigna de la cour, et s'en alla demeurer parmi un nombre de vierges qui s'étoient retirées pour servir aux dieux. C'étoit un lieu comme l'on pourroit dire maintenant un monastere. Là elle conversoit quand elle vouloit avec ses dames, et quand elle vouloit aussi, elle voyoit ses amies. Pendant le voyage du roi de Misnie, la reine sa femme alloit quelquefois se retirer avec elle, dont la princesse de Paphlagonie étoit au désespoir, n'y ayant jamais eu une vertu si libertine que la sienne: la clôture lui étoit insupportable aussi-bien que le silence; jamais personne n'aima tant à parler qu'elle;

aussi s'en acquitoit-elle admirablement bien. La reine de Misnie étoit fort éloignée de la dévotion ; et ainsi elle ne confirmoit pas la princesse Parthénie dans la résolution qu'elle avoit prise de devenir dévote; je dis de le devenir, car j'ai su qu'elle s'étoit retirée avant que d'être fort touchée, espérant cet effet du bon exemple. Assurément le lieu de sa retraite étoit fort propre à inspirer de bons sentiments; c'étoit une société de personnes d'une vertu et d'un mérite tout extraordinaires, qui causoit même de l'envie aux gens du siecle, parcequ'il y avoit peu de personnes ailleurs qui pussent s'égaler à ceux qui composoient cette assemblée; un grand mérite ne s'acquérant pas pour le vouloir acquérir; et la vertu étant un effet de la grace, ne l'a pas qui veut.

Le prince italien fut tué dans les guerres de Cyrus, ce qui causa beaucoup de dou-

leur à la reine Gelatille. Quoique l'on ne doive pas attendre beaucoup de tendresse d'une personne de son humeur, elle en eut beaucoup dans les premiers moments. Elle se retira en Italie dans les états de son mari: ce fut là qu'elle prit amitié pour une certaine marchande qui avoit épousé par amour un soldat estropié de la garnison d'une des places de son mari. Cette femme avoit eu quelque beauté étant jeune; cela se peut croire aisément par ceux qui auront ouï dire que le diable même étoit beau dans sa jeunesse. Cette créature plaisoit par sa gentillesse, car il me semble que le mot de beauté ou d'agrément seroit profané pour elle. Cette gentille dame dansoit et chantoit bien; elle jouoit du luth: elle avoit enfin force qualités qui la faisoient souffrir dans les bonnes maisons, même chez les plus grands. Elle s'amouracha de ce pauvre soldat parcequ'il étoit jeune et

qu'il avoit de l'esprit : elle en avoit aussi, mais son esprit étoit peu délicat et sans lumieres, et elle étoit encore aveuglée de la passion qu'elle avoit pour lui, qui l'empêchoit de remarquer combien son amant avoit l'esprit de travers. Cette inclination se fit en un village où il étoit allé prendre l'air pour se remettre de la blessure dont il étoit estropié. Pour elle, elle étoit à la maison des champs de son pere, qui eut cet amour désagréable, et qui défendit sa maison au soldat ; même elle n'osoit plus aller danser sous l'orme, ce qu'elle aimoit fort. Comme ils virent cela, ils firent ce qui s'appelle un trou à la lune ; ils s'en allerent, et depuis ils ne bougerent de chez la reine Gelatille. Le mari se fit soldat dans le château où demeuroit cette princesse, qui prit sa femme en si grande amitié, que, fermant les yeux à sa naissance, elle la fit la principale personne de sa cour. Elle l'habilla en

femme de qualité; ce qui la déguisa fort: cet habit étoit si opposé à son air qu'elle en étoit encore plus mal. Cette femme changea tellement l'humeur de Gelatille que l'on ne la connoissoit plus; et d'un autre côté l'amour qu'elle avoit eu pour son mari se tourna en une si grande haine qu'elle ne le pouvoit plus souffrir. Cependant le chevalier dont j'ai parlé, ne sachant où donner de la tête en son pays, se fit bandit. Il courut long-temps sur la mer et fit toutes sortes de métiers: enfin, sachant que le mari de Gelatille étoit mort, il l'alla trouver en Italie. Et comme

Une flamme mal éteinte
Est facile à rallumer,

la dame dont je n'ai pu trouver le nom, non plus que celui de son mari, dans tous les livres où j'ai vu cette histoire, ni même de quel pays ils étoient, tant ils ont été peu remarquables; cette femme, dis-je, obli-

gea la pauvre Gelatille à épouser le chevalier et à s'en aller errante sur les mers avec lui, par le seul intérêt que, par ce moyen, elle quitteroit ce soldat qui lui étoit devenu un mari insupportable. Jugez quel trait c'étoit faire à une maîtresse qui l'aimoit comme son amie, et quelle pitié on doit avoir de la pauvre Gelatille. Pour moi, j'avoue qu'elle m'en fait beaucoup, et qu'encore que l'on ne s'affectionne point aux personnes que l'on n'a jamais connues, je ne songe point à cette histoire sans sentir pour elle de la compassion, au lieu que je sens un si grand mépris pour l'autre, que même cela iroit aisément à l'aversion, tant je trouve dans son procédé de sentiments bas et de marques d'une méchante ame et d'un cœur peu reconnoissant.

La princesse de Paphlagonie voyant qu'il n'y avoit plus de guerre dans ses états, et que sa mere étoit morte, se crut obligée

de s'en retourner. Elle devint reine, quoique nous l'appelions toujours princesse; et on la vint querir avec un équipage aussi pompeux que l'on en ait jamais vu en Paphlagonie. Je crois, selon ce que j'en sais, que ceux qui la venoient querir étoient vêtus à-peu-près comme les Polonois lorsqu'ils vinrent querir leur reine. Ce qu'on y remarquoit de particulier, c'étoit une certaine caleche doublée d'un brocard d'or argent et bleu, et attelé de six cerfs pies. La princesse, qui avoit toujours été nourrie à craindre le chaud et le froid par la reine de Misnie, s'écria : « Seigneur Dieu ! me « veut-on faire mourir, de m'envoyer une « telle voiture? il vaudroit autant que j'al- « lasse à cheval; » ce qui étoit une action fort redoutable pour elle. A l'instant on lui fit voir une litiere de cristal de roche, ce qui la satisfit fort. Les adieux de la reine sa tante et d'elle furent du *dernier tendre*.

Pour moi je m'imagine que sa tante lui dit : « Ah! petite, ah! mignonne, le moyen de « vous quitter? mais au moins on vous « écrira. Il faudra songer, pour se mettre « l'esprit en repos, que nous sommes en- « rhumées toutes deux; que vous êtes là- « haut dans votre lit et moi dans le mien; » et je m'imagine encore que la princesse lui répondoit : « En effet, il faut bien croire « cela, madame, car autrement on seroit « au désespoir. » Elle partit, et elle fut reçue dans ses états avec des applaudissements non pareils; on ne peut point nombrer les troupes qui étoient sous les armes, ni la quantité de chars qui vinrent au-devant d'elle. On m'a promis de me faire voir un livre où sont tous les vers que l'on fit pour elle, et les devises qui étoient par-tout : un de ses serviteurs les recueillit, et les augmenta de quelques épigrammes, ayant un talent particulier pour cela :

un des beaux esprits de ce temps, et qui est de l'académie, les a traduits. Rien n'étoit égal à la joie de ces peuples ni à sa prospérité. Elle dormoit quinze heures, et ne donnoit ses audiences qu'aux flambeaux; sa chambre et un grand nombre d'autres que l'on passoit pour y arriver, étoient éclairées de mille lustres, plus beaux, à ce que je crois, que ceux que nous voyons maintenant. Elle ne vivoit que de consommés, ne mangeoit que des ortolans et d'autres viandes de cette délicatesse, et beaucoup de confitures, car elle les aimoit fort. Elle étoit toujours couchée sur un lit de repos, d'où elle ne levoit sa tête, qui étoit sur mille petits oreillers, pour personne. Elle ne sortoit point: dès qu'on l'importunoit, elle faisoit sortir le monde et envoyoit querir qui il lui plaisoit: mais, hélas! il lui survint un embarras qui lui causa bien du chagrin. Le

chevalier, étant couru par d'autres bandits qui étoient les plus forts, fut obligé de s'échouer dans un port de Paphlagonie, où, ayant pris terre avec sa troupe, ils s'informerent de ce qui s'y passoit et de la reine. On leur conta la vénération qu'on avoit pour elle. Cette maudite créature que nous n'avons point nommée, mais qui ne sera que trop remarquable par ses méchancetés, dit qu'il falloit troubler ses états et en profiter; et, s'adressant à sa troupe, Laissez-moi faire, s'écria-t-elle. Composant des placards contre la princesse, elle les envoya afficher par-tout. La princesse, qui est fort prompte, et qui n'aime pas qu'on lui manque de respect, fit châtier quelques uns de ceux qui s'en trouverent saisis, quoiqu'ils n'en fussent pas coupables; et comme elle vit que l'insolence continuoit, elle continua les châtiments de même: cela souleva les esprits, et il se

fit quelque maniere de révolte. Le bandit et sa suite se mirent à la tête des rebelles, et ces troubles durerent quelque temps, pendant que la princesse envoya demander secours à ses alliés. Il y avoit long-temps que les Amazones desiroient de s'allier avec elle, et même il y avoit un ambassadeur de la part de leur reine, à qui elle accorda ce qu'il demandoit il y avoit long-temps. La reine des Amazones vint avec des troupes fort lestes et fort aguerries; elle tailla en pieces tous ces révoltés, chassa les conjurés hors de la Paphlagonie; et notre princesse demeura sur son trône triomphante de tous ses ennemis. Le bandit et sa troupe s'embarquerent et continuerent leur train ordinaire. Comme c'étoient des gens qui ne respiroient que feu et flamme, et qui ne pouvoient demeurer en un lieu où régnoit la paix, ils apprirent qu'en Thrace il y avoit de grands troubles;

ils jugent que c'étoit un parti à prendre pour eux; ils se rembarquent, ils y parviennent: mais incontinent après leur arrivée, la paix se fit, ce qui les embarrassa extrêmement: néanmoins ils n'y furent pas long-temps qu'ils y trouverent un emploi digne d'eux. Il y avoit là une maniere de ministre de ce roi de Thrace, qui avoit fait sa fortune dans les derniers troubles, et qui étoit bien aise de donner des marques de son élévation en toutes choses: même, pour imiter les souverains, il se faisoit bâtir un serrail; et comme d'ordinaire ces lieux-là sont remplis d'esclaves de toutes nations, il jugea qu'il étoit bon de les faire gouverner par des gens qui eussent quelque politesse. Il entendit parler de ces étrangers nouvellement arrivés; et, les jugeant propres à le servir, il les envoya querir et leur communiqua son dessein. Ils accepterent cette commission avec la

plus grande joie du monde, ne sachant plus où donner de la tête, et on leur donna le gouvernement de ce serrail. Cet emploi nous paroît une chose bien odieuse; mais en un pays où l'on ne connoissoit pas le christianisme, et où la coutume étoit d'avoir quantité de femmes, cela étoit une chose ordinaire. Il faut pourtant avouer que c'étoit une étrange réduction, après avoir commandé dans un grand état, comme Gelatille, de reine se voir réduite à servir des personnes si inférieures. Quand cette nouvelle vint à la princesse de Paphlagonie, elle en fut fort étonnée: quelque sujet qu'elle eût de ne pas aimer ces gens-là, elle eut pitié du bandit et de la reine, de s'être laissé entraîner à une si abjecte condition par les mauvais conseils de la créature qui les avoit ainsi perdus. Cette malicieuse femme n'y trouva pas son compte elle-même: après avoir jeté la reine

dans cet abyme, elle commença à se vouloir séparer d'elle: elle la voyoit quelquefois, mais elle alloit blâmant la conduite qu'elle lui avoit inspirée. C'est proprement comme mettre les gens dans un bourbier et les y laisser. Depuis, pour se faire une autre société, cette femme s'attacha à une cabale de Thraciennes qui demeuroient auparavant sur la frontiere, en sorte que la derniere guerre avoit pillé leurs biens et les avoit chassées de leurs maisons. Ces dames de campagne avoient de l'esprit, mais l'âge et leurs déplaisirs avoient tout-à-fait terni ce que la nature leur avoit donné de beauté, dont elles étoient bien fâchées, ne sachant par où se faire valoir. Elles avoient quelque chose d'agréable dans la conversation, car elles étoient fort railleuses; et cela plaît quelquefois: de sorte qu'elles attiroient du monde chez elles, se faisant aimer de peu et haïr de beaucoup. Voilà la

maniere dont elles se firent connoître. Elles avoient de la vertu, mais elles croyoient qu'il n'appartenoit pas aux autres d'en avoir, et elles méprisoient toutes celles qui en avoient, leur imaginant des défauts si elles n'en avoient pas, ou les exagérant pour peu qu'elles en eussent: enfin elles critiquoient tout le monde, et on leur rendoit la pareille. La dame sans nom commença à renier Gelatille, et à blâmer ses desseins, aussi-bien que ces autres dames avec qui elle s'étoit associée: mais pourtant le besoin qu'elles eurent du ministre fut cause qu'elles la visiterent, non pas dans le serrail, car, bien qu'elle en prît le soin, elle n'y demeuroit pas. Quand on disoit à ces dames qu'elles hantoient des personnes moins austeres qu'elles, elles s'en défendoient fort, ayant pour coup sûr de chercher leur compte, et puis de se moquer des personnes qui le leur

faisoient trouver. Elles s'aviserent de faire des railleries de la princesse de Paphlagonie. Rien n'est plus éloigné des belles ames que d'envier la prospérité des autres; et quelquefois en cherchant le foible de ses ennemis, on montre le sien: elles en firent de même, car elles ne purent trouver de foiblesse en la princesse, et ne firent que montrer leur mauvaise volonté et l'envie secrete qu'elles avoient de sa bonne fortune. Elles porterent Gelatille à retourner lui faire la guerre, et à mettre le ministre dans ses intérêts pour fournir aux frais de la guerre. Il l'entreprit volontiers, comme il a coutume de faire toutes les choses d'éclat; mais, leur dessein ayant été divulgué, le bruit en vint jusques à la reine des Amazones, qui en donna avis à la princesse de Paphlagonie. Elle lui manda qu'elle ne se mît point en peine; qu'elle la tireroit de cette affaire aussi bien que de

l'autre; qu'il étoit au-dessous d'elle de demeurer sur la défensive avec des personnes si inégales; qu'elle y donneroit remede dans le principe de ces mauvais desseins, et en empêcheroit le progrès, de hauteur et d'autorité. La redoutable Amazone envoya un ambassadeur au roi de Thrace pour lui faire des plaintes de son ministre et de Gelatille. Cette généreuse reine et le roi de Thrace avoient liaison ensemble, leur traité de paix et d'alliance ayant été renouvelé depuis peu. Le roi envoya querir le personnage, et, lui faisant la réprimande qu'il méritoit, lui ordonna de s'en aller trouver la reine des Amazones, pour la satisfaire sur toutes les choses en quoi il auroit pu manquer envers la princesse de Paphlagonie, laquelle par ce moyen eut la satisfaction que la reine des Amazones lui avoit fait espérer. Gelatille et les autres, voyant qu'il n'y avoit plus rien à

faire, voulurent avoir recours à la miséricorde de la princesse de Paphlagonie, et pour cela employerent la princesse Aminte, amie particuliere de notre héroïne. Aminte partit, et de Thrace elle arriva en Paphlagonie, ce qui donna beaucoup de joie à la princesse qui la reçut avec tout l'accueil imaginable; elle la régala de tous les plaisirs qui se peuvent imaginer. Elle crut bien qu'Aminte avoit quelque proposition à lui faire, car cette princesse avoit un esprit de pacification, et portoit la paix par-tout où elle alloit. C'étoit une personne aimable et aimée de tout le monde, qui n'a jamais fait que du bien, et qui a toujours empêché le mal autant qu'elle a pu. Elle avoit des charmes dans l'esprit qui se faisoient connoître à tous ceux qui l'approchoient, mais qui ne se peuvent exprimer. Jamais personne n'a mieux su qu'elle conserver l'affection de ceux qui

étoient le plus mal ensemble, ni être si bien venue chez les ennemis des gens qu'elle venoit de quitter. Rien n'étoit bien sans elle. Les maisons qu'elle ne vouloit pas honorer de ses visites étoient désertes et décriées : enfin son approbation seule faisoit valoir ceux qu'elle en jugeoit dignes ; et, pour bien débuter dans le monde, il falloit avoir l'honneur d'être connu d'elle. C'est une chose qui semblera difficile à croire (mais je l'ai su de fort bonne part), elle étoit fille de la déesse d'Athenes qui vivoit en ce temps-là, et qui fut adorée dès son vivant. Cette déité étoit si honnête, si savante, et si sage, que c'est sans doute ce qui a donné sujet à la fable de dire qu'elle étoit née de la tête de Jupiter, et qu'elle avoit toujours été fille. Toute révérée qu'elle étoit, elle s'humanisoit quelquefois ; elle écoutoit les prieres et les vœux d'un chacun, et y répondoit à toute heure sans distinction

de la qualité, mais bien de la vertu, et souvent sans qu'elle en fût requise. Lorsque des personnes profanes ont eu la témérité d'entrer dans son temple, elle les en a chassées avec toutes les fulminations dignes d'un tel sacrilege, et leur a donne toutes les malédictions qu'elle jugeoit à propos, pour tâcher de corriger la perversité de leur naturel par la crainte, puisqu'à sa vue ils ne s'étoient point rendus à sa douceur : jamais il n'y en eut de pareille. Pour moi j'aurois toutes les envies du monde d'aller à Athenes pour la voir, si cela se pouvoit encore, car je me persuade que j'aurois grande satisfaction de l'entendre. Je la crois voir dans un enfoncement où le soleil ne pénetre point, et d'où la lumiere n'est pas tout-à-fait bannie; cet antre est entouré de grands vases de cristal pleins des plus belles fleurs du printemps, qui durent toujours dans les jar-

dins qui sont auprès de son temple, pour lui produire ce qui lui est agréable; autour d'elle il y a force tableaux de toutes les personnes qu'elle aime; ses regards sur ces portraits portent toute bénédiction aux originaux: il y a encore force livres sur des tablettes qui sont dans cette grotte; on peut juger qu'ils ne traitent de rien de commun. On n'entre dans ce lieu que deux ou trois à la fois, la confusion lui déplaisant, et le bruit étant contraire à la divinité dont la voix n'est d'ordinaire éclatante que dans son courroux lorsqu'elle lance les tonnerres. Celle-ci n'en a jamais; c'est la douceur même. La dévotion que j'ai pour elle fait que je m'écarte un peu de mon sujet pour en parler, mais je suis assurée que je n'ennuierai point le lecteur en parlant d'une chose si adorable.

La divine Aminte sa fille, après avoir été quelques jours en Paphlagonie, ne

manqua point de parler à la princesse du sujet qui l'amenoit. La princesse lui répondit que la reine des Amazones l'ayant traitée si obligeamment dans tout le cours de ses affaires, elle ne pouvoit rien répondre sans lui en donner part. Elle dépêcha en toute diligence vers elle, et lui fit savoir les propositions. La reine manda que quelque égard que l'on dût avoir pour toutes les choses dont Aminte se mêloit, la princesse ne devoit rien écouter sur ce chapitre, et que l'on ne devoit jamais parler de ces personnes, qui étoient indignes de la bonté qu'Aminte avoit pour elles, et qu'il falloit les ensevelir dans un oubli éternel. Aminte reçut avec beaucoup de respect la réponse de la reine des Amazones, et fut satisfaite du procédé de la princesse; car elle entendoit raison mieux que personne du monde.

Alors il y avoit en Syrie un roi de Da-

mas, qui, s'étant marié par une aventure bizarre à une princesse des Celtes, envoya un ambassadeur à la princesse de Paphlagonie lui donner part de son mariage, à cause de la parenté qui étoit entre eux. L'ambassadeur lui contant comme la chose s'étoit passée, lui disoit que son maître, voyageant comme un chevalier errant, dans un pays si éloigné du sien, rencontra cette princesse, qui avoit nom Galatée, et qu'à l'instant il en étoit devenu amoureux. Aussi étoit-elle d'une exquise beauté. Son pere, qui étoit roi des Pictes, peuples des plus éloignés des Celtes, avoit beaucoup d'enfants, et elle n'avoit jamais été l'inclination de sa mere; de sorte que l'un et l'autre furent bien aises de donner au roi de Damas la satisfaction qu'il desiroit. Il la vit, il l'aima, le mariage fut résolu, et il l'épousa en vingt-quatre heures. Sa condition plaisoit à Galatée: l'extérieur

de sa personne lui revenoit moins; et pour les bonnes ou mauvaises qualités de son ame, elle ne les pouvoit connoître en si peu de temps. Elle eût bien desiré que la chose n'eût pas été si précipitée; mais je crois que la raison qu'elle en avoit n'étoit pas tant de le vouloir connoître, que la connoissance qu'elle avoit de l'amour d'un prince des bords de la Garonne. Ce prince étoit jeune, bien fait, en grande estime, puissamment établi par les belles charges qu'il avoit auprès du grand empereur des Celtes, et possédoit les plus belles maisons du monde, et dans le voisinage du pere de Galatée. Il commandoit pour lors les armées de son pere, pour mettre à la raison quelques villes qui s'étoient révoltées contre lui. Je ne sais si Galatée étoit fort assurée de l'épouser, mais la simple espérance qu'elle en avoit lui sembloit plus avantageuse que le parti qui se pré-

sentoit. Pour éloigner ce mariage, elle se servit de tous les moyens qui lui furent possibles. Voyant que tous lui avoient manqué, et étant devant celui qui étoit proposé pour recevoir leur foi, elle dit qu'ils étoient parents. Je pense qu'elle ne dit pas au degré défendu, puisque cela n'a été résolu qu'au concile de Trente; mais assurément il y avoit quelque regle dès ce temps-là que nous ne savons point. Comme on l'appeloit, elle surprit fort la compagnie, et son pere et sa mere plus que tout le reste : je pense que l'époux ne le fut pas moins, car en Damas on n'est pas accoutumé à de semblables traits. Son pere et sa mere la gronderent, et, tournant la chose en plaisanterie, tâcherent de la faire prendre ainsi à sa majesté damasquine. Ce prince avoit fort peu de politesse, et il avoit si peu été parmi les Celtes qu'il n'avoit pu en prendre les mœurs. Quoique sa

femme eût bien du regret à quitter son pays, elle avoit grande impatience de s'en aller pour en faire partir son mari qui lui faisoit honte; et, s'il eût voulu s'en aller seul, elle en eût été bien aise, mais il ne le voulut pas. Ils partirent; et comme ils furent près de ses états, un prince son beau-frere vint au-devant d'elle qui lui fit la révérence. Elle lui fit une petite inclination de la tête, et ne le salua pas, quoique ce fût la mode du pays. Lorsqu'elle fut arrivée dans son palais, au lieu de se montrer à ses sujets, elle se mit sur son lit avec son masque, et ne l'ôta point de tout le jour; même les jours suivants elle le mettoit souvent. Quand ses belles-sœurs la vinrent visiter, elles la trouverent sur un lit, qui filoit sa quenouille. On dit qu'en Damas l'usage est d'aller mener les dames qui vous viennent voir dans leur chambre: Galatée ne prit point cette peine;

se tournant vers ses belles-sœurs : Vous êtes nées céans, leur dit-elle, vous en savez mieux les êtres que moi qui y arrive ; c'est pourquoi allez en vos chambres, vous en savez le chemin. Elle vécut dans ce royaume les premieres années avec une grande hauteur, n'en voulant apprendre ni la langue ni les coutumes ; cela fini, elle les apprit, et se fit aimer des sujets de son mari. Voilà la relation que l'ambassadeur de Damas fit à la princesse de Paphlagonie, qui eut plus de joie de la fin que du commencement de cette aventure, étant bien aise de la satisfaction qu'avoit alors le roi son cousin, et ayant été en inquiétude des peines qu'il avoit eues dans le commencement de son mariage. A la vérité on pourroit excuser la reine sa femme de s'être ainsi masquée dans son avènement à la couronne, parceque les Damasquines ont le regard rude ; et possible craignoit-

elle que la trop grande attention qu'elles avoient à la regarder ne lui écorchât le teint, qu'elle avoit beau par excellence, et qu'elle conserva toujours avec soin : quand on fait les choses sur quelque fondement, encore cela est-il excusable. Mais il lui arriva un accident peu de jours après, qui causa bien du chagrin au roi son mari. Elle étoit allée à la promenade sur un de ses chevaux de manege: se promenant dans un bois, le sentier n'étoit pas droit; elle donna un coup de canne à son cheval, qui s'emporta comme dans une carriere; il sautoit les haies, les fossés, et les buissons; et la reine ayant eu peur tomba sur des épines: elle avoit oublié alors à mettre son masque, et elle eut le visage, la gorge et les bras un peu écorchés : elle en fut quitte pour cela. Mais puisque nous sommes sur les ambassades, il est bon d'ajouter encore une particularité qui ne sera peut-être pas

des moins considérables de cette histoire paphlagonique. Il revint un ambassadeur extraordinaire que notre princesse avoit envoyé en grande diligence vers la reine Uralinde pour une affaire importante. Il avoit demeuré un an à son voyage, ce qui étonnoit fort toute la cour de Paphlagonie, parcequ'il mandoit dans toutes ses lettres qu'il partiroit au plutôt pour s'en revenir, et que le royaume d'Uralinde n'étoit pas excessivement éloigné de Paphlagonie. Enfin à son retour la princesse lui demanda le sujet d'un si long retardement; et il lui dit que le lendemain de son arrivée il avoit vu la reine, qui l'avoit reçu avec tous les honneurs possibles, et avec toutes les marques d'un grand respect et d'une grande affection pour elle; que le même jour elle lui avoit promis de le dépêcher au plutôt, et de donner à la princesse toute la satisfaction qu'elle pou-

voit desirer dans l'affaire qu'il lui avoit communiquée; mais que depuis ce temps-là, ayant sollicité ses dépêches et son audience de congé, on l'avoit toujours remis de jour à autre sans lui en dire la raison; qu'enfin, avec bien de la peine, il avoit découvert que, le jour de sa premiere audience, cette reine ayant été jouer (ce qu'elle faisoit tous les jours), elle avoit perdu, et s'étoit mise dans l'esprit que l'ambassade et l'ambassadeur lui avoient porté guignon; de sorte qu'elle n'avoit pas voulu qu'il revînt depuis, parcequ'elle gagna, et qu'elle eut peur de perdre sa bonne fortune par une seconde vue de ce visage qui l'avoit choquée : et comme sa fortune avoit duré onze mois, ce fut ce qui causa le long retardement. Au bout de ce temps la reine ayant perdu une fois, et ayant été pressée au sortir du jeu de l'expédier, elle avoit répondu : J'y consens; aussi-bien je suis

en malheur : et, dès qu'il avoit eu sa réponse, il étoit parti à l'instant. La princesse le questionna fort de la beauté du pays et de la demeure de la reine. Il lui dit que le pays étoit fort beau, et que sa maison étoit admirablement belle, mais que si quelqu'un y eût voulu trouver quelque défaut, comme d'ordinaire on en peut trouver aux plus grands ouvrages, n'y en ayant point de parfaits, elle faisoit mettre ces critiques-là en prison. La princesse lui demanda si la maniere de s'habiller dans la cour d'Uralinde étoit semblable à celle de Paphlagonie. Il répondit qu'il y trouvoit peu de différence : que cette reine étoit toujours très superbement vêtue ; qu'elle avoit des assortiments de toutes sortes de pierreries d'une beauté extraordinaire ; qu'elle avoit une affection fort vive pour les bijoux ; enfin que rien n'étoit mieux qu'elle, tant en ce qui dépendoit de l'art

que des beautés de la nature. Il ajouta qu'il avoit remarqué qu'en donnant sa main à baiser elle montroit son coude, ce qui l'avoit surpris d'abord; mais que, le considérant mieux, il l'avoit trouvé d'une beauté si extraordinaire qu'il avoit jugé qu'elle avoit raison. Il lui dit encore que comme il hantoit les dames de la cour de cette reine, parcequ'il avoit été assez long-temps inutile pour chercher ce divertissement, s'étant écrié un jour en fort bonne compagnie sur l'ajustement de la reine, quelqu'un lui avoit répondu : Vraiment elle n'est pas toujours ainsi; elle est quelquefois quinze jours sans changer de linge, avec une robe grasse, des rubans sales, les cheveux dans la même négligence, faute de se peigner, et le tout de peur de changer sa fortune au jeu: son scrupule étant si grand qu'elle fait garder jusques aux épingles dont elle étoit vêtue le jour qu'elle a

gagné; et s'il en manquoit une, ou qu'on la lui changeât, toute sa cour seroit en grande consternation. Qu'au reste c'étoit la meilleure femme du monde, et que ses peuples l'adoroient; qu'elle étoit bonne et familiere; qu'elle avoit beaucoup d'esprit, et l'avoit fort agréable dans la conversation. Il n'y a qu'au jeu, disoit le chef de l'ambassade, où elle n'est pas toujours de bonne humeur. Elle traite fort bien les gens de haute qualité, et les fait souvent manger avec elle, car elle n'aime pas à garder sa gravité en mangeant. Sa table est servie magnifiquement; mais, madame, il y a bien des mets dont votre majesté ne mangeroit pas. Et quoi? dit la princesse. Des gigots de mouton à l'ail, répondit l'ambassadeur, des barbe-roberts, des pigeons à la poivrade, des canards à la dodine, des pâtés froids et chauds, des pigeonneaux en compote, le tout fort poivré

et assaisonné avec oignons ou échalottes; et, pour son fruit, des saucissons de Bologne et des cervelas. Elle trouve que cela lui fortifie l'estomac, et elle me dit, dans ma derniere audience, qu'elle seroit d'avis que votre majesté s'en servît. La princesse demanda quelle étoit sa boisson ordinaire: l'ambassadeur repartit que depuis que les peuples de la Phocide avoient fondé une colonie dans le pays des Celtes, elle faisoit venir ses vins de ce pays-là; et vous remarquerez que c'étoient les vins de Condrieux et de La Ciotat qui étoient déja en vogue dès ce temps-là: comme aussi, à ce que dit le même ambassadeur, elle fait encore venir du vin d'une contrée qui n'est pas fort éloignée de celle-là, et par la description qu'il lui en fit, tous les auteurs qui ont traité cette histoire, grecs, arabes ou latins, ont jugé que c'étoit l'excellent vin de Mâcon, dont jamais la reine de

Damas ne perdit le goût, quelque éloignée qu'elle pût être du pays qui le produit. Elle en faisoit venir jusqu'en Damas, et en envoyoit tous les ans aux étrennes à Uralinde, dont les états étoient voisins des siens. Mais la princesse continuant ses questions, Prend-elle de l'eau de veau ou un bouillon le matin? dit-elle à son ambassadeur. Non, madame, dit-il; elle boit un grand trait de ces excellents vins avec une rôtie dedans, et ne mange jamais de potage. Quoi! elle ne boit point l'après-dînée de limonade? Point du tout; elle ne mange même ni confitures ni fruit. Ce discours m'échauffe, dit la princesse, et toutes ces viandes si salées et si épicées me prennent à la gorge. On courut promptement aux offices, et on lui apporta deux grands traits d'eau de jasmin, qu'elle but soudain pour se rafraîchir; et la suite de la relation acheva de dissiper les vapeurs

chaudes qui lui étoient montées à la tête : car l'ambassadeur conta comme Uralinde aimoit la musique, et le plaisir qu'elle prenoit à l'entendre. Il dit que ceux qui l'aimoient comme elle y en avoient beaucoup, mais que ceux qui n'y donnoient pas une attention telle qu'elle eût voulu, étoient contraints de sortir, qu'autrement cette reine eût toujours grondé. On sut encore par cette relation que les dedans de sa maison avoient été tous renouvelés et changés par son ordonnance. En vérité, disoit cet éloquent ministre, rien n'est plus galant, plus commode, ni plus superbe. Mais elle a une fantaisie dont les plus sages de son royaume sont fort étonnés; c'est qu'elle ne couche qu'au grenier, encore c'est avec une si grande précaution contre le bruit que lui pourroient faire les rats, qu'il y a un de ses principaux officiers qui n'a point d'autre soin que de les empoi-

sonner ; et cette charge est si considérable dans son état, qu'on ne la donne que pour récompense de grands services, et à un homme fort expérimenté dans les grandes affaires. Comme elle m'a commandé de convier votre majesté de l'aller visiter, je ne lui en dirai pas davantage : elle m'a assuré qu'elle vous traiteroit à votre mode. La princesse dit qu'il falloit attendre un temps favorable pour cela. L'ambassadeur ajouta qu'il avoit oublié de lui dire qu'on attendoit en ce pays-là la reine des Amazones au printemps. La princesse témoigna qu'elle seroit bien aise de prendre le même temps pour visiter Uralinde ; et congédiant l'ambassadeur, lui fit connoître qu'elle étoit satisfaite de lui.

Je n'ai point dit comme l'*autre* (on se souvient bien que l'amour s'appeloit ainsi en Paphlagonie) régnoit dans tous les états voisins ; mais cela se doit entendre : qui est

maître du cœur des rois et des souverains, l'est toujours de tout ce qui est sous leur domination. On ne rencontroit sur la frontiere qu'ambassadeurs, et l'on ne trouvoit dans les grands chemins que messagers qui portoient lettres douces; mais on jetoit toutes ces lettres au feu sans les lire, et l'on renvoyoit les ambassadeurs beaucoup plus vite que la reine Uralinde n'avoit renvoyé celui de Paphlagonie. Un matin, entre l'aube et le lever du soleil, dans un beau jour d'été, la princesse s'éveilla, et ouvrant son rideau, elle vit Diane qui lui fit force compliments et amitiés, pour la remercier du bon exemple qu'elle avoit donné dans le monde, et pour la louer de la constance qu'elle avoit eue à demeurer pure comme elle: elle lui dit que cela méritoit qu'on la déifiât, et que la chose avoit été résolue dans le conseil de tous les dieux; que ceux qui faisoient vœu de virginité

s'adresseroient désormais à la princesse de Paphlagonie aussi-bien qu'à Diane même : et que, bien loin d'être jalouse des autels et des sacrifices qu'elle lui ôteroit, elle se tiendroit honorée d'être associée à elle et d'être sa compagne. La princesse, toute ravie et toute surprise, ne savoit ce que c'étoit, ni ce qu'elle devoit répondre; et cette éloquence qui lui étoit si naturelle, fut muette en ce moment. Diane l'enleva avec l'aide de ses chastes compagnes; et, au lieu que cette déesse va chassant et errant dans les bois, attendu l'humeur sédentaire de notre princesse, il fut arrêté qu'elle demeureroit en l'air dans une gloire fixe, sans bouger de la même place, sinon qu'en certains jours de l'année on la verroit en Paphlagonie avec toute la beauté qu'elle a jamais eue, et plus encore, s'il se pouvoit, comme Melusine à Lusignan. Enfin être dans la gloire, c'est tout dire et même davantage que si on par-

ticularisoit; car on n'a point encore fait de descriptions d'une gloire immortelle. La gloire de Niquée est une chose profane; et outre qu'elle n'est qu'une imitation de cellc-ci, elle n'en peut donner qu'une très imparfaite idée.

FIN DE LA PRINCESSE DE PAPHLAGONIE.

PERSONNAGES

Dont il est question dans la Princesse de Paphlagonie, avec l'indication de leurs noms véritables.

LA princesse de Paphlagonie, mademoiselle de Vandy, de la maison d'Apremont.

Cyrus, feu M. le prince (le grand Condé).

La reine de Misnie, la comtesse de Sainte-Maure.

La princesse Parthénie, amie de la reine de Misnie, la marquise de Sablé.

La reine Gelatille, la comtesse de Fiesque, qui se nommoit Gélone d'Harcourt.

La ville de Morisate, capitale de Misnie, Paris.

Le chancelier de la reine Gelatille, de Lyonne, président de la monnoie, ou Maître Fort, que l'on appeloit chevalier de La Moquette, parceque madame de Fiesque, étant veuve, avoit un petit cabinet tapissé de moquette où se rendoit souvent tout ce qu'il y avoit de plus galant.

Le chevalier étourdi, amoureux de Gelatille, le chevalier de Grammont, depuis comte de Grammont.

Le prince italien, le comte de Fiesque, fils de la gouvernante de Mademoiselle.

Le roi de Misnie, le comte de Sainte-Maure.

La marchande qui avoit épousé un soldat, madame de Frontenac, que Mademoiselle haïssoit à la mort.

Le chevalier bandit, à qui Gelatille se maria en secondes noces, c'est eucore le comte de Grammont.

La reine des Amazones, Mademoiselle, auteur du roman.

Le ministre du royaume de Thrace, l'abbé Fouquet.

Les dames de campagne, ou *la cabale de Thraciennes,* les précieuses, du nombre desquelles étoient madame de Schomberg, ci-devant mademoiselle d'Aumale, et madame d'Harcourt, sa sœur.

La déesse d'Athenes, madame de Rambouillet.

La princesse Aminte, madame de Montausier, fille de madame de Rambouillet.

Le roi de Damas, marié à Galatée, l'une des princesses des Celtes, M. de Thianges, de la maison de Damas, qui avoit épousé mademoiselle de Mortemart. (1)

Le roi des Celtes, le duc de Mortemart.

Le prince des bords de la Garonne, M. de Candale fils.

La reine Uralinde, madame de Monglat, de la maison de Hurault de Chiverny.

(1) Sur la plupart de ces personnes on peut consulter les Souvenirs de madame de Caylus.

PORTRAIT

DE

MADEMOISELLE

FAIT PAR ELLE-MÊME A CHAMPIGNY, AU MOIS DE NOVEMBRE 1657.

Puisque l'on veut que je fasse mon portrait, je tâcherai de m'en acquitter le mieux que je pourrai. Je souhaiterois qu'en ma personne la nature prévalût sur l'art, car je sens bien que je n'en ai aucun pour corriger mes défauts; mais la vérité et la sincérité avec lesquelles je vas dire ce qu'il y a de bien et de mal en moi attireront assurément la bonté de mes amis pour les excuser. Je ne demande point de la pitié, car je n'aime point à en faire; et

la raillerie me plairoit beaucoup plus, puisque d'ordinaire elle part plutôt d'un principe d'envie que l'autre, et que rarement l'on en a contre les gens de peu de mérite.

Je commencerai donc par mon extérieur. Je suis grande, ni grasse ni maigre, d'une taille fort belle et fort aisée. J'ai bonne mine, la gorge assez bien faite, les mains et les bras pas beaux, mais la peau belle ainsi que la gorge. J'ai la jambe droite et le pied bien fait: mes cheveux sont blonds et d'un beau cendré; mon visage est long, le tour en est beau; le nez grand et aquilin; la bouche ni grande ni petite, mais façonnée, et d'une maniere fort agréable; les levres vermeilles; les dents pas belles, mais point horribles aussi; mes yeux sont bleus, ni grands ni petits, mais brillants, doux et fiers comme ma mine. J'ai l'air haut sans l'avoir glorieux.

Je suis civile et familiere, mais d'une maniere à m'attirer plutôt le respect qu'à m'en faire manquer. J'ai une fort grande négligence pour mon habillement; mais cela ne va pas jusques à la mal-propreté; je la hais fort: je suis propre; et, négligée ou ajustée, tout ce que je mets est de bon air: ce n'est pas que je ne sois incomparablement mieux ajustée; mais la négligence me sied moins mal qu'à une autre; car, sans me flatter, je dépare moins ce que je mets, que ce que je mets ne me pare. Je parle beaucoup sans dire de sottises ni de mauvais mots: je ne parle point de ce que je n'entends pas, comme font d'ordinaire les gens qui aiment à parler, et qui, se fiant trop en eux-mêmes, méprisent les autres. J'ai de certains chapitres où l'on me feroit volontiers donner dans le panneau; ce sont de certaines relations des choses dont j'ai eu quelque connoissance

et quelque part; et quoique d'autres y puissent avoir eu part aussi-bien que moi, et que j'en die du bien quand j'en parle, il semble que j'écoute plus volontiers celui que l'on dit de moi, et que je cherche davantage à m'attirer des louanges qu'à leur en donner: je pense que voilà seulement en quoi je suis moquable. Je suis toute propre à me piquer de beaucoup de choses, et je ne me pique de rien que d'être fort bonne amie, et fort constante en mes amitiés, quand je suis assez heureuse pour trouver des personnes de mérite, et dont l'humeur se rapporte à la mienne; car je ne dois pas pâtir de l'inconstance des autres. Je suis la personne du monde la plus secrete, et rien n'égale la fidélité et les égards que j'ai pour mes amis: aussi veux-je que l'on en ait pour moi; et rien ne me gagne tant que la confiance, parceque c'est une marque d'estime, ce qui est sensible

au dernier point à ceux qui ont du cœur et de l'honneur. Je suis fort méchante ennemie, étant fort colere et fort emportée; et cela, joint à ce que je suis née, peut bien faire trembler mes ennemis; mais aussi j'ai l'ame noble et bonne: je suis incapable de toute action basse et noire; ainsi je suis plus propre à faire miséricorde que justice. Je suis mélancolique: j'aime à lire les livres bons et solides; les bagatelles m'ennuient, hors les vers; je les aime de quelque nature qu'il soient, et assurément je juge aussi bien de ces choses-là que si j'étois savante. J'aime le monde et la conversation des honnêtes gens; et néanmoins je ne m'ennuie pas trop avec ceux qui ne le sont pas, parcequ'il faut que les gens de ma qualité se contraignent, étant plutôt nés pour les autres que pour eux-mêmes; de sorte que cette nécessité s'est si bien tournée en habitude en moi, que je ne

m'ennuie de rien, quoique tout ne me divertisse pas : cela n'empêche point que je ne sache discerner les personnes de mérite; car j'aime tous ceux qui en ont un de particulier en leur profession : par-dessus tous les autres j'aime les gens de guerre, et à les ouir parler de leur métier; et quoique j'aie dit que je ne parle de rien que je ne sache et qui ne me convienne, j'avoue que je parle volontiers de la guerre. Je me sens fort brave, j'ai beaucoup de courage et d'ambition; mais Dieu me l'a si hautement bornée par la qualité dont il m'a fait naître, que ce qui seroit défaut en un autre est maintenir ses œuvres en moi. Je suis prompte en mes résolutions, et ferme à les tenir. Rien ne me paroît difficile pour servir mes amis, ni pour obéir aux gens de qui je dépends. Je ne suis point intéressée, je suis incapable de toute bassesse, et j'ai une telle indifférence pour toutes les choses

du monde, par le mépris que j'ai des autres et par la bonne opinion que j'ai de moi, que je passerois ma vie dans la solitude plutôt que de contraindre mon humeur fiere en rien, y allât-il de ma fortune. J'aime à être seule : je n'ai nulle complaisance, et j'en demande beaucoup. Je suis défiante sans me défier de moi. J'aime à faire plaisir et à obliger ; j'aime aussi souvent à picotter et à déplaire. Comme je n'aime point les plaisirs, je ne procure pas volontiers ceux des autres. J'aime les violons plus que toute autre musique : j'ai aimé à danser plus que je ne fais, et je danse fort bien : je hais à jouer aux cartes, et j'aime les jeux d'exercice : je sais travailler à toutes sortes d'ouvrages, et ce m'est un divertissement aussi-bien que d'aller à la chasse et de monter à cheval. Je suis beaucoup plus sensible à la douleur qu'à la joie, connoissant mieux l'une que l'autre;

mais il est difficile de s'en appercevoir, car, quoique je ne sois ni comédienne ni façonniere, et qu'on me voie d'ordinaire jusques au fond du cœur, j'en suis toutefois si maîtresse, quand je veux, que je le tourne comme il me plaît, et n'en fais voir que le côté que je veux montrer. Jamais personne n'a eu tant de pouvoir sur soi, et jamais esprit n'a été si maître de son corps; aussi en souffré-je quelquefois. Les grands chagrins que j'ai eus auroient tué une autre que moi; mais Dieu m'a si bien proportionné toutes choses, et les a rendues si soumises les unes aux autres, qu'il m'a donné une santé et une force non pareilles: rien ne m'abat, rien ne me fatigue, et il est difficile de connoître les évènements de ma fortune et les déplaisirs que j'ai par mon visage, car il est rarement altéré. J'ai oublié que j'ai un teint de santé qui répond à ce que je viens de dire: il n'est

pas délicat, mais il est blanc et vif. Je ne suis point dévote ; je voudrois bien l'être, et déja je suis dans une fort grande indifférence pour le monde ; mais je crains que ce qui me le fait mépriser ne m'en détache pas, puisque je ne me mets pas du nombre de ce que j'y méprise ; et il me semble que l'amour-propre n'est pas une qualité utile à la dévotion. J'ai grande application à mes affaires, je m'y attache tout-à-fait, et j'y suis aussi soupçonneuse que sur le reste. J'aime la regle et l'ordre jusques aux moindres choses. Je ne sais si je suis libérale ; je sais bien que j'aime toutes les choses de faste et d'éclat, et à donner aux gens de mérite et à ceux que j'aime ; mais, comme je regle cela souvent selon ma fantaisie, je ne sais si cela s'appelle libéralité. Quand je fais du bien, c'est de la meilleure grace du monde, et personne n'oblige si bien que moi. Je ne loue pas volontiers les

autres, et je me blâme rarement. Je ne suis point médisante ni railleuse, quoique je connoisse mieux que personne le ridicule des gens, et que j'aie assez d'inclination à y tourner ceux qui me semblent le mériter. Je peins mal, mais j'écris bien, naturellement et sans contrainte. Quant à la galanterie, je n'y ai nulle pente, et même l'on me fait la guerre que les vers que j'aime le moins sont ceux qui sont passionnés, car je n'ai point l'ame tendre; mais, quoiqu'on die que je l'ai aussi peu sensible à l'amitié qu'à l'amour, je m'en défends fort, car j'aime tout-à-fait ceux qui le méritent et qui m'y obligent, et je suis la personne du monde la plus reconnoissante. Je suis naturellement sobre, et le manger m'est une fatigue; même ce m'en est une de voir ceux qui y prennent trop de plaisir. J'aime davantage à dormir; mais la moindre chose où il est nécessaire

que je m'occupe, m'en distrait sans que j'en sois incommodée. Je ne suis point intrigante; j'aime assez à savoir ce qui se passe dans le monde, plutôt pour m'en éloigner que par l'envie de m'en mêler. J'ai beaucoup de mémoire et je ne manque pas de jugement. J'ai à souhaiter que si quelques uns en font de moi, ce ne soit pas sur les évènements de ma fortune; car elle a été si malheureuse jusques ici, au prix de ce qu'elle auroit dû être, que leur réflexion ne me seroit peut-être pas favorable. Mais assurément, pour me faire justice, l'on peut dire que j'ai moins manqué de conduite que la Fortune de jugement, puisque, si elle en avoit eu, elle m'auroit sans doute mieux traitée.

PORTRAIT

DE

MADEMOISELLE,

TIRÉ DU SÉGRAISIANA.

Feue Mademoiselle auroit été la princesse du monde la plus heureuse si elle avoit voulu. Elle ne devoit avoir la disposition de son bien qu'à l'âge de vingt-cinq ans; cependant à vingt ans elle se vit la maîtresse de 350,000 livres de rente : mais, sous prétexte de ne vouloir pas avoir de maître, jamais elle n'a pu recevoir ni suivre un bon conseil : elle n'a pu prendre un parti qui lui convenoit. N'auroit-elle pas été une grande princesse si elle avoit voulu épouser le roi d'Angleterre lorsqu'il étoit en France? elle le regardoit comme

un exilé, sans considérer que son exil ne pouvoit pas durer toujours. Elle ne voulut pas aussi épouser le duc de Savoie, parce-qu'elle regardoit ce mariage comme étant au-dessous d'elle; et c'est par foiblesse qu'elle s'attacha à M. de Lauzun : elle n'avoit pas la moindre inclination pour lui; elle le regardoit seulement par le grand crédit qu'il avoit à la cour, comme si elle eût eu besoin d'appui, et comme si elle n'eût pu tout obtenir par son rang! car elle avoit ce défaut, qu'elle s'abaissoit à rechercher la faveur des ministres quand elle croyoit qu'ils avoient quelque pouvoir. Elle n'aimoit personne, et elle haïssoit toute contrainte. Il falloit prendre de grands détours quand on vouloit qu'elle suivît de certains conseils, et qu'elle pût se persuader qu'elle les avoit pris elle-même. Comme elle ne concluoit rien sur-le-champ, elle revenoit quelque temps après, et proposoit le sen-

timent qu'on lui avoit insinué, comme si elle l'eût tiré de son fonds. Elle se connoissoit bien; et elle disoit quelquefois : *Mon Dieu, pourquoi m'avez-vous faite de l'humeur dont je suis?* Elle avoit pourtant de très belles qualités; car elle étoit bonne, douce, accueillante envers tout le monde, et elle avoit infiniment de l'esprit et de la grandeur; en quoi les princesses ses sœurs étoient beaucoup au-dessous d'elle.

FIN.